

FIGARO ILLUSTRÉ

Le Vieux Tragedien

Carton de
BELLERY-DESFONTAINES

pour
un panneau décoratif
destiné à la

Maison
de
Retraite
des
Vieux
Comédiens



PUBLICATION MENSUELLE
22^e ANNÉE — N° 176
NOVEMBRE 1904

Abonnement d'un an
France 36 f.
Étranger (Union postale) . 42 f.

Prix net : 3 f.
Étranger : 3 f. 50

SAVON VIOLETTE TATIANA



Illusion absolue de la Violette

fraîchement cueillie.

Victor VAISSIER — Paris.
HORS CONCOURS Expoⁿ Univ^{le} PARIS 1900

AUTOMOBILES ET MOTEURS TONY HUBER

56, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres. BILLANCOURT (Seine).

ROSIERS COLIS-RECLAMES
20 rosiers nains 8 fr.
12 rosiers 1/2 tiges 9 fr. 50
12 rosiers 1 tige 16 fr.
15 oignons à fleurs 9 fr.
contre remboursement avec instructions pour culture.
Voir détails et description de plus de 1600 variétés dans
le catalogue qui est envoyé gratis et franco sur demande par
GEMEN & BOURG à LUXEMBOURG (Grand-Duché).
Paris Exposition Universelle 1900, HORS-CONCOURS, Membre du Jury.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAUX

Collection G...

ŒUVRES d'ART & de HAUTE CURIOSITÉ du THIBET & de la CHINE

Bronzes remarquables, Peintures, Sculptures
Étoffes, Manuscrits, Émaux, Poteries
Art et Religion : BOUDDHISTE et TAOÏSTE

Première Vente : Hôtel Drouot, Salles 5 et 6
Le 21 Novembre et jours suivants

Deuxième Vente : Hôtel Drouot, Salles 9 et 10
Le 28 Novembre et jours suivants

Expositions : les 19, 20 et 27 Novembre 1904

Commissaire-Priseur : M^r LAIR-DUBREUIL, 6, rue de Hanovre.

Experts : M^r S. BING, 10, rue Saint-Georges.

M^r ARTHUR BLOCHE, 51, rue Saint-Georges.

chez lesquels se trouve le Catalogue illustré de 25 planches, rédigé
par MM. E. DESHAIES, Conservateur adjoint du Musée Guimet;
J. DENICKER, Bibliothécaire au Musée; au prix de 20 francs.

Succession de M. Achille LECLERCQ, Antiquaire
"A LA CROIX DE MA MÈRE"

TAPISSERIES ANCIENNES

DES XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Tableaux anciens, objets de vitrine, Éventails

Bronzes, Porcelaines, Faïences

MEUBLES DES XVII^e et XVIII^e siècles

Sièges garnis en ancienne tapisserie

ETOFFES ANCIENNES

DEUXIÈME VENTE APRÈS DÉCÈS

Hôtel Drouot — Salles Nos 5 et 6

Les 14, 15 et 16 Novembre 1904, à 2 heures

M^r LAIR-DUBREUIL, M^r HENRI SAULIER, Com. Pris.,

Com. Pris., 6, r. de Hanovre. 69, rue Saint-Anne.

M^r A. LOYER, Expert, MM. PAULME et PASQUIN, Experts

117, boulevard Saint-Germain. 102, r. Chauchat, 12, r. Laflite.

Exposition publique : le 13 Novembre de 1 h. 1/2 à 6 h.

MOULIN ROUGE

TOUS LES SOIRS LA REVUE
DU MOULIN

ABRICOTINE

DÉLICIEUSE
LIQUEUR

P. Garnier

Enghien-les-Bains

MEDAILLES D'OR aux Expositions Universelles
PARIS, 1889-1900

La délicieuse ABRICOTINE P. GARNIER

termine à souhait les plus fins repas :
Se déguste sur les tables aristocratiques
et dans les Restaurants Selects



ROUE LIBRE EADIE-HYDE

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

Hydrothérapie complète

18, rue des Mathurins à l'angle de la Rue Aubry
(PRÈS L'OPÉRA ET LA GARE ST-LAZARE)

Nous n'avons pas ici à faire une description du Hammam
aujourd'hui si connu et considéré à si juste titre comme
une des plus intéressantes curiosités Parisiennes. Il est
aujourd'hui entre complètement dans les exigences de la
vie quotidienne et ce que l'on est convenu d'appeler le
Tout-Paris a consacré sa réputation.

Un confortable à nul autre pareil, un luxe oriental du
meilleur goût. Véritable récréation de l'Alhambra. Tel
est le Hammam, on s'y baigne de toutes les façons, on y
dépense, on y dine, on s'y délasse, on y réhabilite l'électri-
cité des muscles, on y reprend des forces. On pourrait-on
trouver mieux ?

Fréquentez le Hammam et vous aurez toujours une
excellente santé, comme le dit le saint-luc ARAK - TAÏEB
« Que la transpiration te donne la santé »

LES RECETTES CULINAIRES

DU

FIGARO

200 Recettes inédites
PRIMÉES aux CONCOURS

Un volume 2 fr. En vente

à la

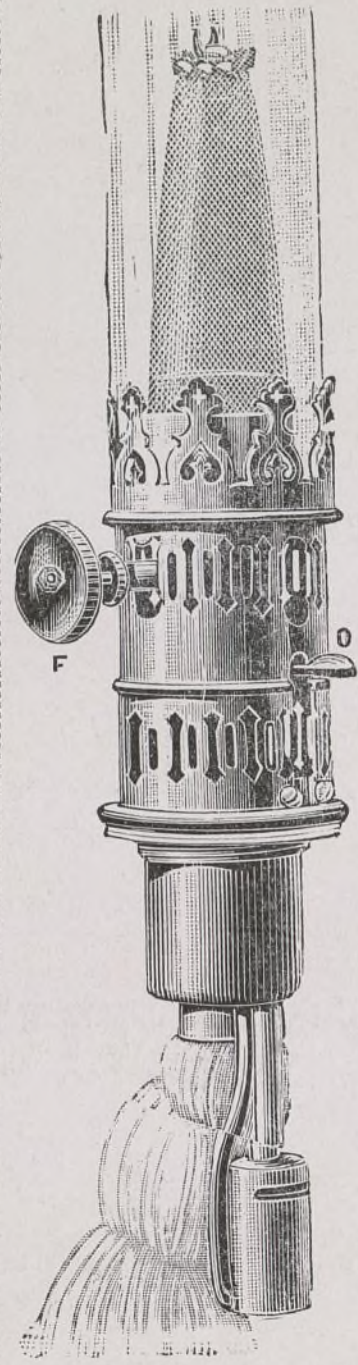
Librairie du Figaro Illustré

LE BEC NATIONAL

Incandescence

par l'ALCOOL

Produit National.



ALLUMAGE AUTOMATIQUE

UNE SIMPLE ALLUMETTE
SUFFIT.

PLUS DE VEILLEUSES

COÛTEUSES ET PEU SÛRES.

PLUS DE TAMPON

QUI RÉPAND L'ALCOOL
ENFLAMMÉ SUR LES TAPIS.

PLUS DE BRIS DE MANCHONS

SÉCURITÉ ABSOLUE ET GARANTIE

C'EST LA PERFECTION

ON LE TROUVE :

chez les Inventeurs MM. BOIVIN et Cie,

Siège social, Usines et Bureaux :

16, Rue Fabre-d'Eglantine, 16

Magasin de Vente et d'Exposition :

85, Rue de Richelieu, 85

S'adapte sur toutes les
lampes en quelques
secondes.

Prix : 13.50

Le Bec National a obtenu le GRAND PRIX D'ÉTAT à l'Exposition
et au Concours International de Vienne (Autriche) 1904.



L'ART DU POSTICHE

Que nos Lecteurs veuillent bien
demander à

M. & M^{me} DESFOSSÉ

21, Rue Lavoisier

(Au coin du Boulevard Malesherbes)

les maîtres du genre, le catalogue
de leurs

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

avec tous les renseignements qu'ils
pourront désirer.

EAU DE SUEZ

DENTIFRICE

ANTISEPTIQUE

VACCINE

DE LA BOUCHE

Guérit & Conserve les DENTS

POUDRE & PÂTE

DENTIFRICES

DE SUEZ

EUCALYPTA

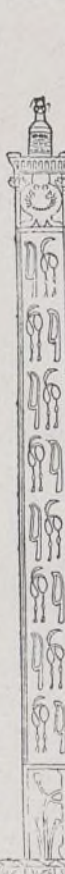
EAU de TOILETTE HYGIÉNIQUE

EN VENTE

PARTOUT

DÉPÔTS

PARIS



Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Inventeur breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES

ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ
avec lattes-appui
pour malades opprimés.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions { Lille, 1902 { Grands Prix

Reims, 1903 {

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ

AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
176

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

NOVEMBRE
1904

Une Visite à la Maison de Retraite des Vieux Comédiens



h. Ballery Desfontaines
14 Août 1904

M. CONSTANT COQUELIN
Dessin de M. BALLERY-DESFONTAINES



U'IL n'y eût pas encore d'asile pour abriter les vieux jours des anciens comédiens, c'était vraiment dans notre société une inexcusable lacune !

Comment ! Ces gens-là nous ont donné la joie, nous ont versé l'illusion, l'oubli le soir après les soucis du jour, et puis quand leurs paupières ont commencé à se sentir fatiguées des maquillages et de l'éclat de la rampe, quand leurs jarrets affaiblis se sont refusés aux émouvantes gymnastiques sur les échelles de soie ou aux bonds que commandent les passions simulées sur les planches : « Adieu l'ami ! Tu ne sais plus nous amuser : va-t'en ! Qu'importe ce que tu deviendras ! »

Jusqu'à présent le public agissait avec eux comme l'enfant avec son jouet cassé qu'il jette à la rue.

C'était très mal !

Heureusement le noble Cyrano était là. COQUELIN aîné, président de l'Association des Artistes dramatiques, s'est dit, il y a deux ans : « Impossible de laisser sur le pavé nos pauvres vieux frères d'armes. Qu'elle provienne de leur mauvaise fortune ou de leur insouciance professionnelle, leur détresse est là : il faut la secourir ! Et, après tout, ils se prodiguent assez pour les autres pour qu'on fasse quelque chose pour eux : qu'il s'agisse de secourir les victimes d'une inondation, de la grêle, du feu ou de la sécheresse, il n'est pas une occasion où la Charité ne s'adresse à leur talent pour remplir son aumônière. A leur tour d'invoquer sa protection ! »

Alors il a remué ciel et terre. Il a réussi à attirer l'Etat, à lui faire délier les cordons de sa bourse. La grande amitié de WALDECK ROUSSEAU, si sensible à toutes les joies de l'art et si profondément dévoué aux intérêts des artistes ne

fut pas étrangère à ce succès ; et en juillet 1903, à Pont-aux-Dames, près du Grand-Morin, adorable rivière que les voûtes de feuillage moirent de reflets verdoyants, l'ancien président du Conseil a frappé du marteau sacramentel la première pierre d'une grande maison de retraite.

Aujourd'hui, au bout d'un an seulement, autant dire par un coup de baguette de magicien, voilà l'édifice qui se dresse fièrement à l'entrée du village.

*
*
*

Je m'y suis rendu sur l'aimable invitation de Cyrano lui-même.

Pour surveiller les travaux qui ne sont pas complètement achevés, il habite un ancien logis dépendant du même immeuble.

GILLET m'introduit. GILLET, c'est le valet de chambre de COQUELIN : il fut autrefois celui de GAMBETTA : il a connu et connaît toutes les célébrités de la troisième République, et comme il est Anglais, il dit avec son accent : « Aoh ! je pourrais écrire des mémoires très intéressantes, très intéressantes ! »

Il a la vénération des maîtres illustres qu'il sert. Dernièrement une dame était revenue quinze jours de suite faire antichambre pour supplier COQUELIN d'articuler un petit bout



Poteau décoratif de M. GUILLOT

Ayuntamiento de Madrid



Mascaron décoratif de M. GUILLOT

de rôle devant un phonographe. GILLET compatisant à sa peine s'écria : « Aoh ! Médème ! dire que voilà vingt ans que j'entends tous les jours monsieur COQUELIN et que je ne peux pas même le remplacer devant cette petite phonographe ! »

Le grand comédien vient de sortir du bain : menton ras et épanoui, grosses lèvres sensuelles, pif en l'air, yeux goguenards, teint vermeil, il ressemble dans sa robe de chambre

blanche sanglée d'une cordelière à un moine grassouillet.

Au moment où j'entre il est en train d'ouvrir son courrier : il lit une suscription : « Monsieur COQUELIN à la Comédie Française ! » — « Quel est cet âne ! Quel est ce bête ! s'écrie-t-il de sa voix de trompette. Je n'ouvre pas la lettre d'un pareil idiot ! » Le fait est qu'ignorer à ce point l'histoire des grands hommes est quasiment injurieux à leur égard.

Pendant ce temps, PÉRICAUD l'excellent acteur, ami de COQUELIN et RENÉ BINET l'architecte de la maison de retraite témoignent leur bonne humeur en battant des entrecuirs l'un vis à vis de l'autre dans un coin de la pièce.

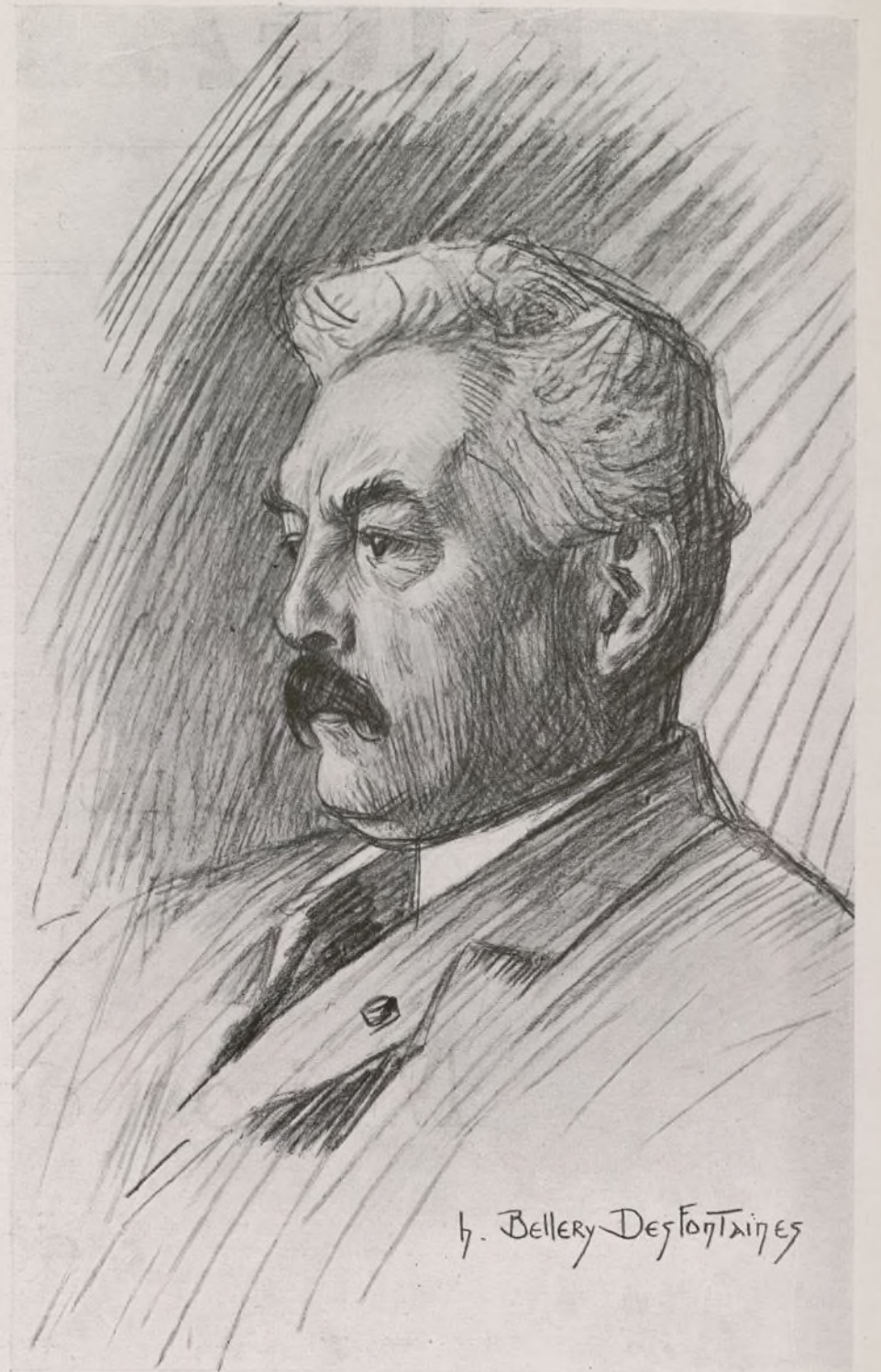
« Voyons, mon petit BINET, dit Cyrano, soyez donc sérieux et menez Monsieur au bâtiment ; le temps de m'habiller, je vous rejoins. »

RENÉ BINET n'est pas non plus une figure ordinaire. Une grande bouche très fendue pour mieux rire, un nez tout

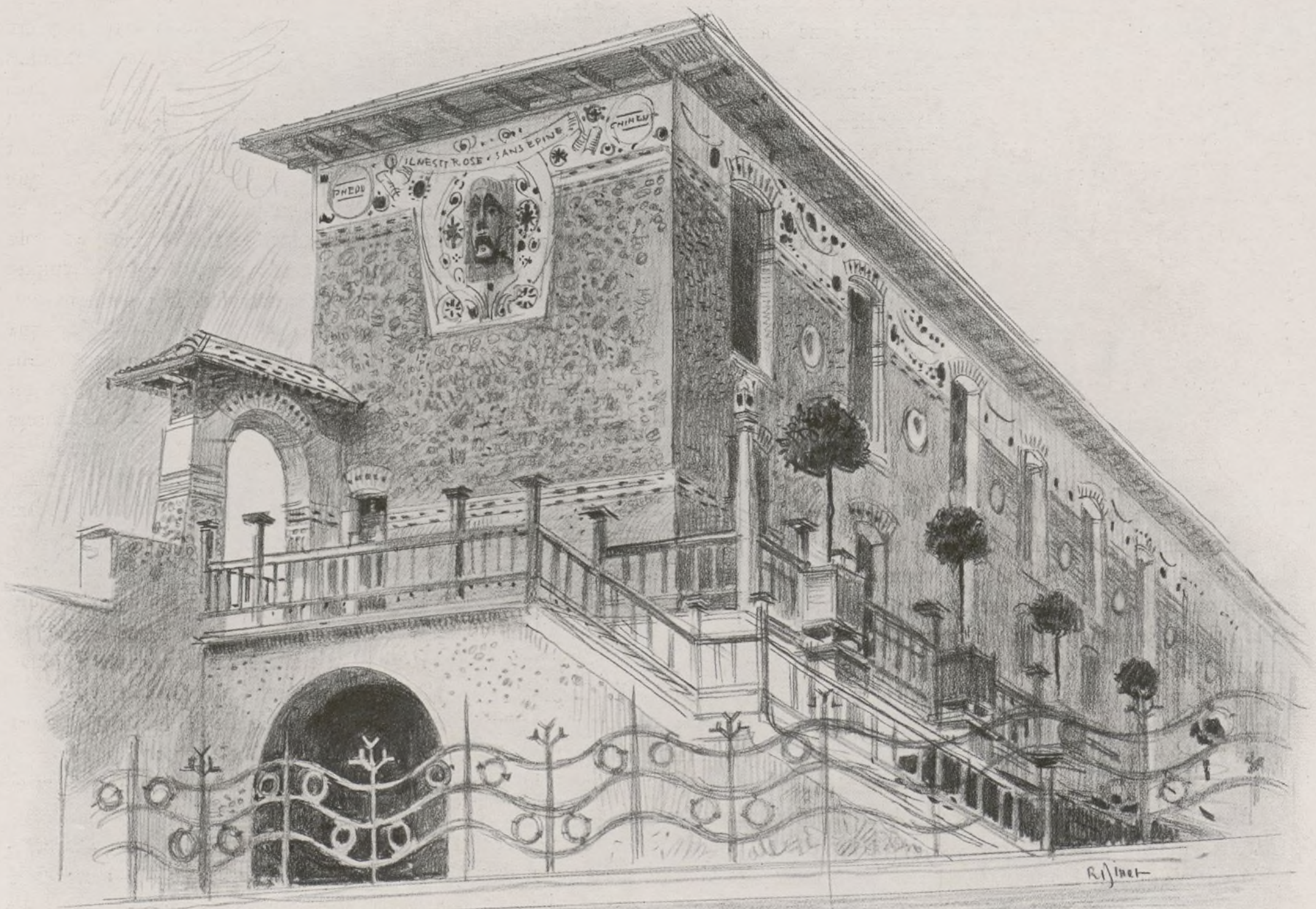
rond qui palpite de malice, une couronne de cheveux qui zigzaguent dans tous les sens et des yeux, des yeux surtout, des yeux noirs à fleur de tête qui regardent jusque par derrière sa nuque, comme pour déjouer quelque blague ou pour chercher l'occasion d'en faire une.

Il ne se coiffe pas de son chapeau comme nous autres. Il le saisit par le bord avec ses dents et d'une secousse de la nuque : houp-là ! il l'envoie en l'air de façon qu'après deux ou trois culbutes, il s'abatte exactement sur son crâne. Son carton à

dessin, pour moins s'en embarrasser, au lieu de le mettre sous son bras, il le porte en équilibre sur son nez. C'est un prestidigitateur, un jongleur. Je n'en dirais rien, si ce n'était pas précisément une partie de son talent : entendez que comme aquarelliste, il jongle avec ses pinceaux : pif, paf, pif, en trois touches,



M. BOUYER, Administrateur de la Maison de Retraite
Dessin de M. BELLERY-DESFONTAINES



La Maison de Retraite (Vue de la campagne)
Dessin inédit de M. BINET, architecte

il vous lave un ciel, il vous arrondit une colline, il vous creuse un horizon. Il fait de l'aquarelle comme un oiseau chante, sans plus de peine, et ses couleurs chantent des choses exquises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que son architecture dérive précisément de son talent d'aquarelliste. Il ne dresse pas une muraille, ne perce pas une lucarne, ne pose pas une gouttière sans se demander : « Voyons, cela fournirait-il de jolis motifs à mes pinceaux ? » Et le fait est que quand l'œuvre est bâtie, il vous suffit de la regarder d'ensemble sur le ciel turquoise ou d'en circonscrire telle tranche que vous voulez en mettant vos deux mains comme œillères autour de vos yeux pour vous figurer voir des aquarelles toutes peintes. C'est purement un charme.

Autre principe. BINET veut que son architecture soit vivante. Aussi, n'est-ce pas dans la géométrie abstraite enfantée par le cerveau humain qu'il puise ses formes, mais bien dans la vie même. Et pour surprendre celle-ci dans ses procédés de construction les plus simples, savez-vous où il l'observe ? Dans les infiniment petits. Vous avez bien lu : dans les vibrions, dans les protozoaires. Armé d'un microscope, il examine comment la vie opère pour façonner avec un groupes de cellules un dôme, une voûte, un angle de parois. Puis il dispose poutres, moellons, briques de même : il s'inspire de ces arrangements naturels pour des ornements nouveaux. C'est étrange et au fond c'est tout ce qu'il y a de plus raisonnable. Aussi trouve-t-il d'enthousiastes approbateurs et parmi eux il en compte un qui en vaut bien des milliers : ERNST HÆCKEL, s'il vous plaît, l'illustre Darwiniste, le professeur de biologie d'Iéna, qui est en correspondance régulière avec lui.

Grâce à cette méthode tout ce qu'édifie BINET semble vivre. Les lignes ont des ondulations qui paraissent vouloir se développer au delà de leur point d'arrêt, les éléments décoratifs étendent de côté et d'autre des amorces pour des ramifications nouvelles. On croirait que cela fermente, que cela travaille, comme une plante qui au printemps déroule ses crosses et fait éclater ses bourgeons. Cela vit vous dis-je. Voilà pourquoi cette architecture, produit de la nature comme les moissons, comme les peupliers et les platanes voisins, cadre si bien avec le paysage qui l'entoure.

De la route pourtant la construction semble froide au



Panneau décoratif de M. BELLERY-DESFONTAINES

tailla l'excellent ymaigier GUILLOT. Ici c'est un matou griffant un masque comique dont la grimace lui fait peur ; là c'est un hibou majestueux qui semble plongé dans d'insondables pensées à moins que ce ne soit dans le plus profond ennui : car les gens solennels sont souvent des gens endormis ; c'est un babouin qui s'étudie à être plus laid encore que la nature ne l'a fait ; c'est un perroquet fort marri d'avoir renversé sa gamelle : « As-tu bien déjeuné Jacquot ? » Pauvres vieux M'as-tu-vu, si l'on vous accueille dans cette retraite, ce sera sans doute aussi parce que par imprévoyance vous aurez fait chavirer votre écuelle. Mais l'allusion est si discrète qu'elle ne vous blessa pas.

Du côté de la campagne, la balustrade se termine par un petit phare électrique dont la lampe rouge piquant l'obscurité le soir, dira aux vieux Frontins et aux vieilles Lisettes s'attardant sous les branches pour se conter leurs souvenirs : « Au bercail, les amoureux du temps jadis ! Au bercail ! L'extinction des feux est sonnée et même... depuis beaucoup d'années ! »

premier coup d'œil. C'est la donnée des édifices arabes : l'extérieur, presque indifférent, même plutôt rude ; l'intérieur, une féerie. Exemple classique : l'Alhambra de Grenade avec ses grandes murailles nues au dehors et l'étourdissante magie de ses dentelles de pierre au dedans. La perle dans la grossière écaille. En voyant de loin la maison de retraite de Pont-aux-Dames vous vous demandez : « Tiens, quelle est cette Chartreuse ? » Et puis, de plus près, vous apercevez une loggia qui est un amour de petit recoin : un balcon rouge, d'un rouge triomphant comme une fanfare et sur les parois, sur les voûtes, des orangers peints formant une mystérieuse tonnelle que piquent de beaux fruits d'or. Cette loggia vous fait pressentir le charme de l'intérieur. Elle est comme les lèvres délicates par lesquelles les fines muqueuses d'un organisme éclosent au dehors.

L'on entre, l'on est ravi.

Au-dessus d'un jardin fleuri s'élèvent des terrasses de gazon que domine un long balcon par derrière lequel s'ouvrent souriantes toutes les fenêtres des chambres. Rien de plus joli que ce balcon : il est ombragé de lauriers que rejoignent des guirlandes de lierre et de loin en loin des poteaux de bois sculptés montrent pour la joie des yeux des figures cocasses que



Poteau décoratif de M. GUILLOT

« Voilà bien des colifichets ! » marmonneront peut-être les architectes classiques en faisant la moue. Colifichets ! Cela est bientôt dit ! Non point, cela est de l'esprit dans le détail, et vous en manquez totalement vous autres, Messieurs les pompiers ! Trouvez-les donc ces colifichets ! Vos monuments nous amuseraient alors comme de jolis contes, tandis que vos sempiternels chapiteaux, architraves et pleins cintres nous font bâiller et nous assomment.

« Hé là le soleil ! Cet animal-là se cache !

Vous verriez comme c'est encore plus gai, quand le soleil donne ! » C'est COQUELIN qui vient derrière nous accompagné de PÉRICAUD et de BOUYER l'administrateur de la maison de retraite.

Soudain le soleil luit ! Il faut croire que le machiniste des frises a entendu l'ordre donné.

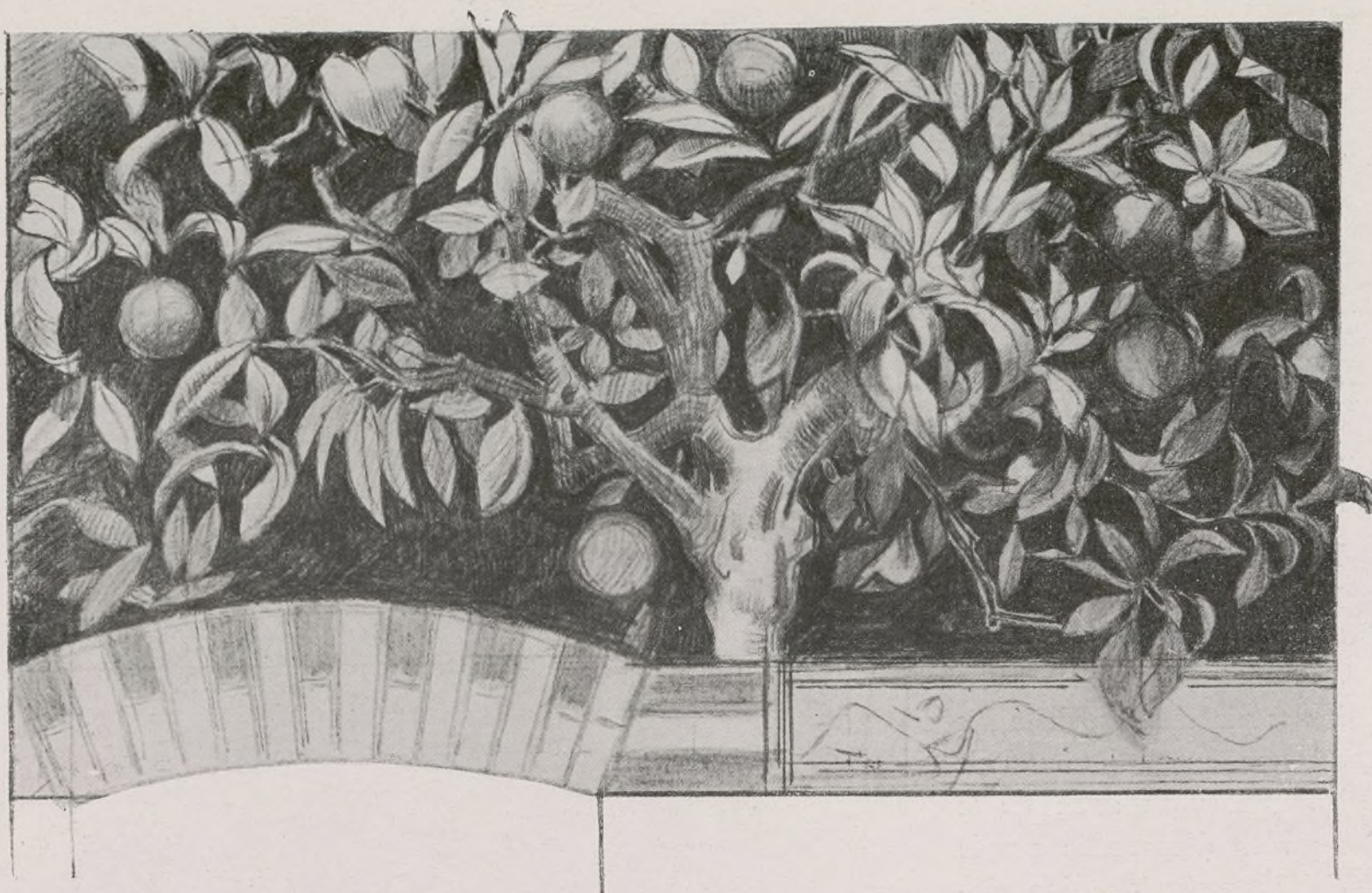
Et les ombres font rire davantage la large gueule de Momus sculpté au fronton du bâtiment. Et les médaillons de mosaïque, où EDOUARD FOURNIER a silhouetté sur fond d'or les plus célèbres acteurs, étincellent à qui mieux mieux.

« Mes vieux seront bien ici, opine COQUELIN.

Est-ce que cela a l'air d'un hospice ?

Non, n'est-ce pas ? on dirait plutôt un lieu de divertissement, un casino. Rien n'évoque la vieillesse et c'est ce qu'il faut ! Nos pensionnaires je crois rajeuniront et ne mourront jamais ! Vous voyez ces plateaux ménagés de distance en distance sur la balustrade, on y placera des pots de fleurs. Quant au jardin pour le compléter il y faudrait quelques bustes sans doute et une statue. Bien entendu ce serait celle de MOLIÈRE, le dieu du théâtre, le génie tutélaire des acteurs aussi bien que des littérateurs, davantage même des acteurs ! »

COQUELIN, POQUELIN, l'un est fait pour adorer l'autre. Tout à l'heure en entrant



Frise de la Loggia sur la rue

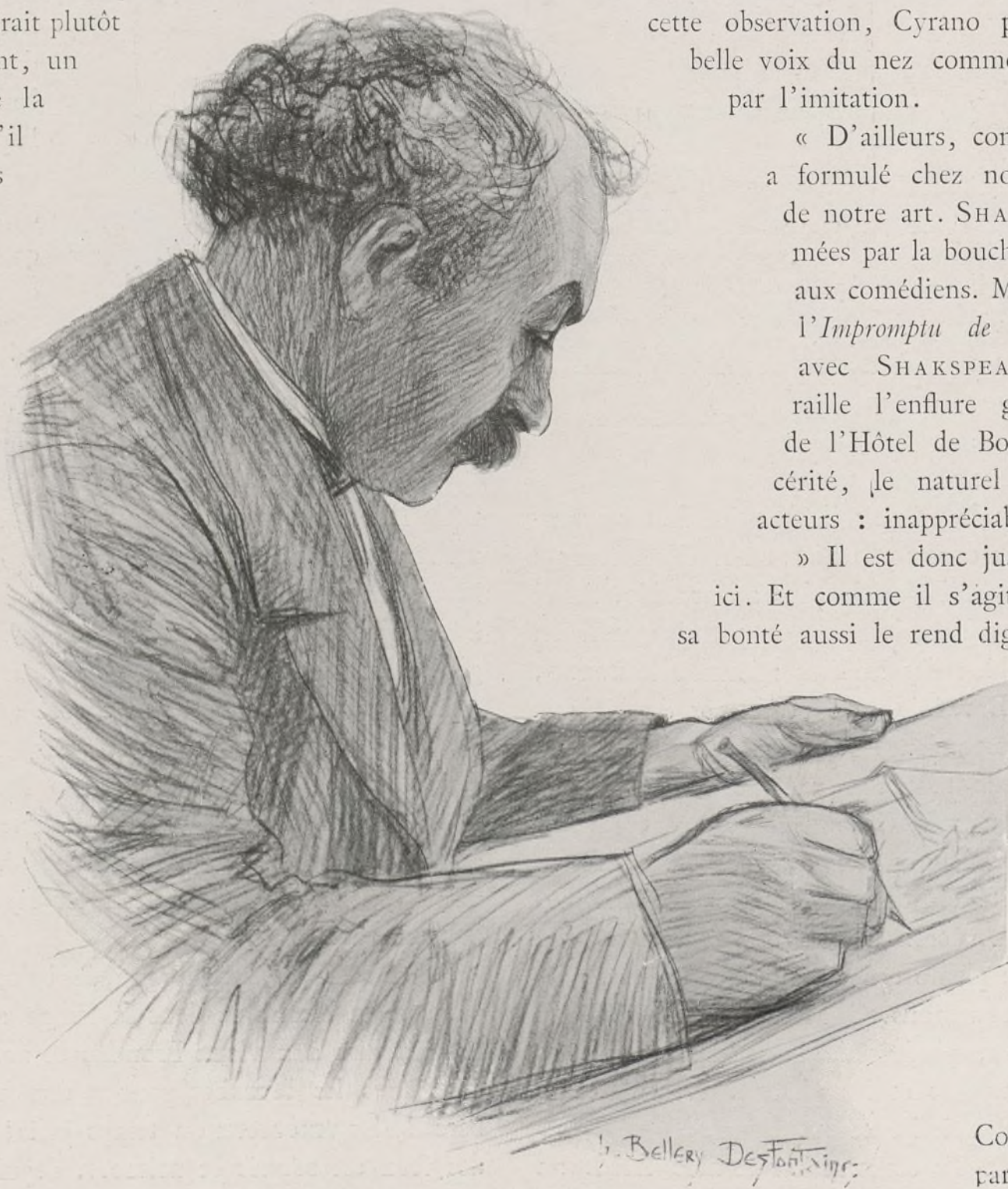
dans la chambre de mon hôte j'avais remarqué au-dessus de son chevet une copie du portrait de MOLIÈRE par MIGNARD. J'imagine que celui qui couche au-dessous lui adresse soir et matin ses plus ferventes dévotions : « O MOLIÈRE ! inspire-moi sans cesse dans mon art, ta franchise, ta santé, ta vie et la sublime grandeur d'âme que tu caches souvent sous les plus folichonnes pirouettes ! »

« Il était, me dit COQUELIN, peut-être plus grand encore comme acteur que comme écrivain. Des témoignages contemporains permettent de le croire. Il savait même tourner à son avantage certain accent nasillard de son organe : car il en tirait d'irrésistibles effets comiques. » Et pour faire cette observation, Cyrano prend lui-même sa plus belle voix du nez comme pour attester sa piété par l'imitation.

« D'ailleurs, continue-t-il, c'est lui qui a formulé chez nous les règles définitives de notre art. SHAKSPEARE les avait exprimées par la bouche d'HAMLET s'adressant aux comédiens. MOLIÈRE, quand il écrivit l'*Impromptu de Versailles*, se rencontra avec SHAKSPEARE sans l'avoir lu. Il raille l'enflure grotesque des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et c'est la sincérité, le naturel qu'il recommande aux acteurs : inappréciable leçon !

» Il est donc juste que sa statue s'élève ici. Et comme il s'agit d'une œuvre de cœur, sa bonté aussi le rend digne d'en être le patron, puisqu'il s'est tué en se forçant à jouer le *Malade imaginaire*, pour ne point condamner sa troupe au chômage.

» Nous choisirons soit la statue que fit de lui MÉLINGUE — le Maître de la Comédie française sculpté par un comédien : ce serait



M. R. BINET, Architecte de la Maison des Vieux Comédiens
Croquis de M. BELLERY-DESFONTAINES



Poteau décoratif de M. GUILLOT



La Maison de Retraite (Vue du Verger)

Aquarelle de M. R. BINET, architecte.

Ayuntamiento de Madrid



Mascaron décoratif de M. GUILLOT

disais rien! », et transformant son carton à dessin en éventail, il s'amuse à diriger dans l'air le vol d'une plume qu'il vient de ramasser.

Nous pénétrons dans le réfectoire tout resplendissant de clarté. Il donne par des portes vitrées sur le jardin et par des

parfait! — soit, à défaut de cette œuvre, le grand buste que modela HOUDON, un MOLIERE sérieux, presque triste et cependant tout illuminé par l'idéal! »

BINET me glisse à l'oreille : « MOLIERE! MOLIERE! Parbleu, moi aussi, j'aime MOLIERE, mais à mon sens c'est la statue de COQUELIN qui tôt ou tard se dressera au milieu de ce jardin, car l'Académie le veut ainsi. »

« Hein? » fait COQUELIN. — « Rien! répond BINET, je ne

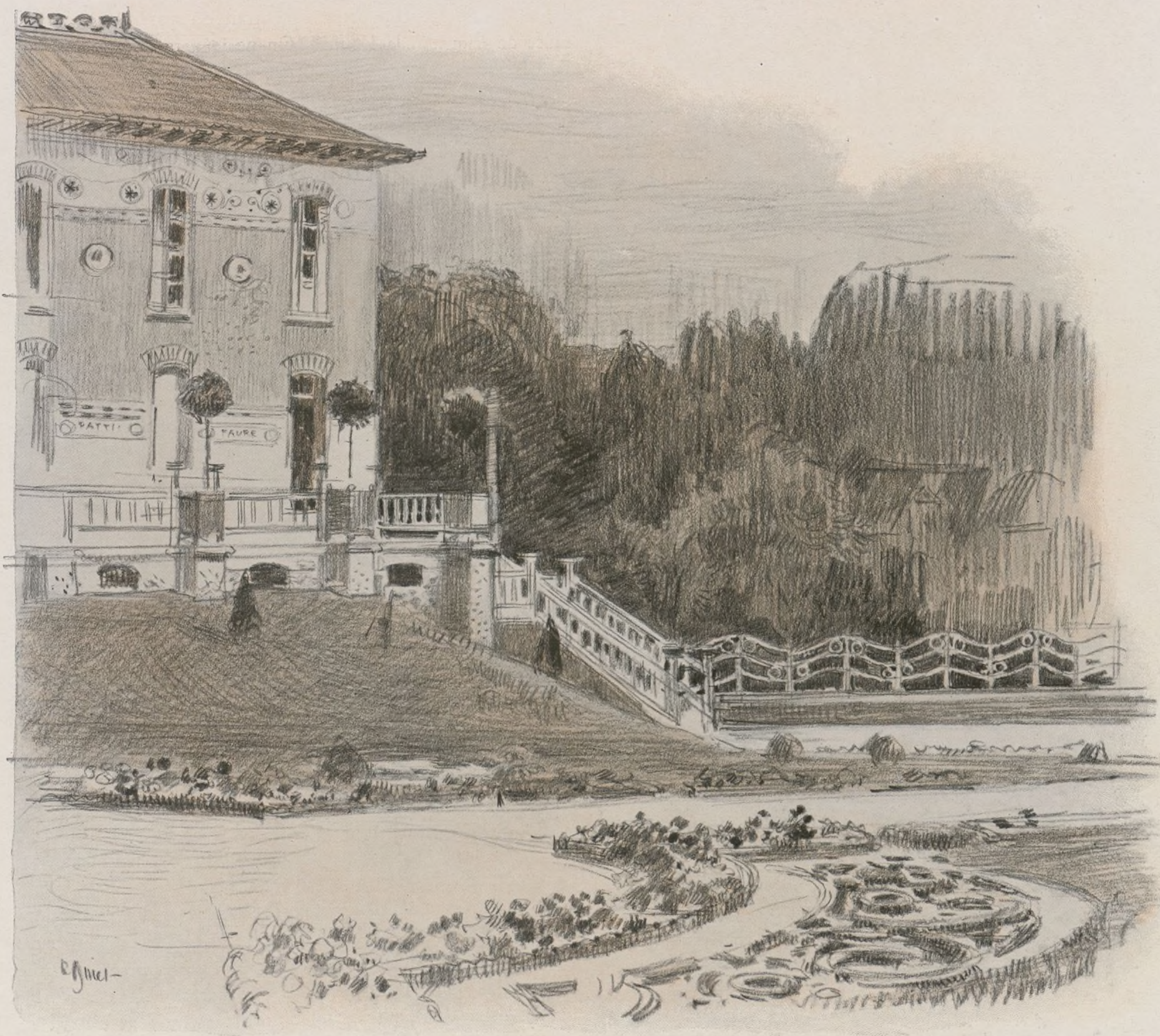
fenêtres sur la rue. Des ceps de vigne peints festonnent les murailles. Dans des espaces réservés un peintre sur une échelle achève des figures.

C'est BELLERY-DESFONTAINES, le charmant décorateur qui anime chaque année de ses truculentes inventions le bal de l'Internat et le bal des Quat'z Arts. En le retrouvant à Pont-aux-Dames je me le suis aussitôt rappelé sous les travestissements les plus imprévus. J'ai cru le revoir notamment en Minos jugeant à Bullier le défilé des masques pour accorder des couronnes aux mieux réussis. Il portait, à la fête dont je parle, une longue barbe blanche qui traînait jusqu'à ses pieds, un immense peplum blanc et tenait sous le bras un vase de nuit en guise d'urne.

Rien que de spirituel ne peut sortir de son imagination. Les personnages qu'il trace dans ce réfectoire symbolisent les sentiments célébrés au théâtre. Voici l'Amour. C'est une très gentille Isabelle qui est en train de lire un billet.

« Quoi? C'étoit un exploit que fille lisoit?
... Va, je t'achèterai le Praticien français! »

Non, Chicaneau, laisse là ton Praticien français, car c'est sûrement un poulet que lit cette petite friponne.



Le Jardin de la Maison de Retraite (au fond du parc)

Voici le Courage : Un beau chevalier brun en cotte de mailles qui marche le glaive nu au milieu de lauriers.

« Paraissez Navarrois, Maures et Castillans ! »

Voici l'Honneur, un vieillard au front sévère qui semble prêt à chapitrer d'importance son pendard de fils :

« Etes-vous gentilhomme ? — Oh ! rencontre fâcheuse !
Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse. —
... Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais ! »

Attrape !

Enfin aux deux extrémités de la salle, l'on voit deux sujets particulièrement de circonstance. D'un côté un vieux tragédien se repose et il songe peut-être en évoquant la grandeur fragile des héros qu'il incarna, que sa profession est de toutes assurément la plus sincère, puisqu'au su de tout le



Panneau décoratif de M. BELLERY-DESFONTAINES

monde les rôles de l'acteur sont empruntés, tandis que les autres hommes se donnent sérieusement pour ce qu'ils ne sont pas.

En vis à vis apparaît une vieille comédienne. Elle tient en main un masque joyeux, mais sa propre figure est mélancolique parce que sa gaieté de métier cachait les réflexions de son expérience et sans doute aussi les amertumes de sa vie.

Et rien n'est touchant comme de rencontrer sous ces deux personnages de théâtre deux êtres humains très simples qui fatigués au soir de la vie demandent le fraternel appui des autres hommes. Bravo BELLERY ! C'est votre cœur qui a guidé vos pinceaux.

« Trois bœufs et une lentille ! Envoyez ! », crie PÉRICAUD en manœuvrant le monte-charge de l'office pour m'en faire admirer la commodité.

« Voulez-vous jeter un coup d'œil à la cuisine », me propose BINET. Et il me mène un instant au sous-sol où s'alignent des rôtissoires pantagruéliques, des fourneaux formidables dont le fonctionnement pourrait occuper tous les gâte-sauce de Riquet à la Houppe. On ne jeûnera pas à Pont-aux-Dames. Sur les carreaux de faïence sont figurés des coqs lançant fièrement leur fanfare. Ils sont les armes parlantes du fondateur de l'œuvre. Cocorico ! Je crois, Chanteclair, qu'ici tu ferais mieux de modérer ta voix : car le Maître-queux pourrait bien te couper le gosier !

Nous remontons pour visiter les deux salons ménagés l'un pour les hommes, l'autre pour les dames, à côté du réfectoire. Je m'imagine déjà entendre les vieux pensionnaires, discourant après le repas.

« Ah ! soupirera l'un d'eux, il n'est plus le temps où l'on voyait à la fois aux Français DELAUNAY, GOT, COQUELIN, THIRON, MADELEINE BROHAN, CROIZETTE. Quel beau temps ! Vous rappelez-vous COQ dans *César de Bazan*, quand après sa dégringolade par la cheminée, il découvrait le placard aux victuailles.

Voyons ! ceci m'a l'air d'une bibliothèque !
Justement ! un pâté, du vin, une pastèque.
... Six flacons bien rangés...

Trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux ! »

« — Et dans *Mascarille* ! s'écriera un autre :

Vos yeux en tapinois me dérobent mon cœur !
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

Etait-il impayable ! »

« — Dans *l'Impromptu de Versailles*, remarquera un troisième, c'était MOLIERE ressuscité ! »

En attendant qu'il devienne le sujet de leurs conversations COQ me mène aux chambres qu'il fait apprêter pour eux. Des rideaux qu'un automne doré parsème de feuilles de platane ; un mobilier dont l'élégance égale ou surpasse la simplicité : un lit, deux chaises, une table, un charmant petit cabinet de toilette. « Tenez, me dit COQUELIN, tâchez-moi ce sommier. Hein ! ils seront si bien là-dessus qu'ils ne voudront jamais se



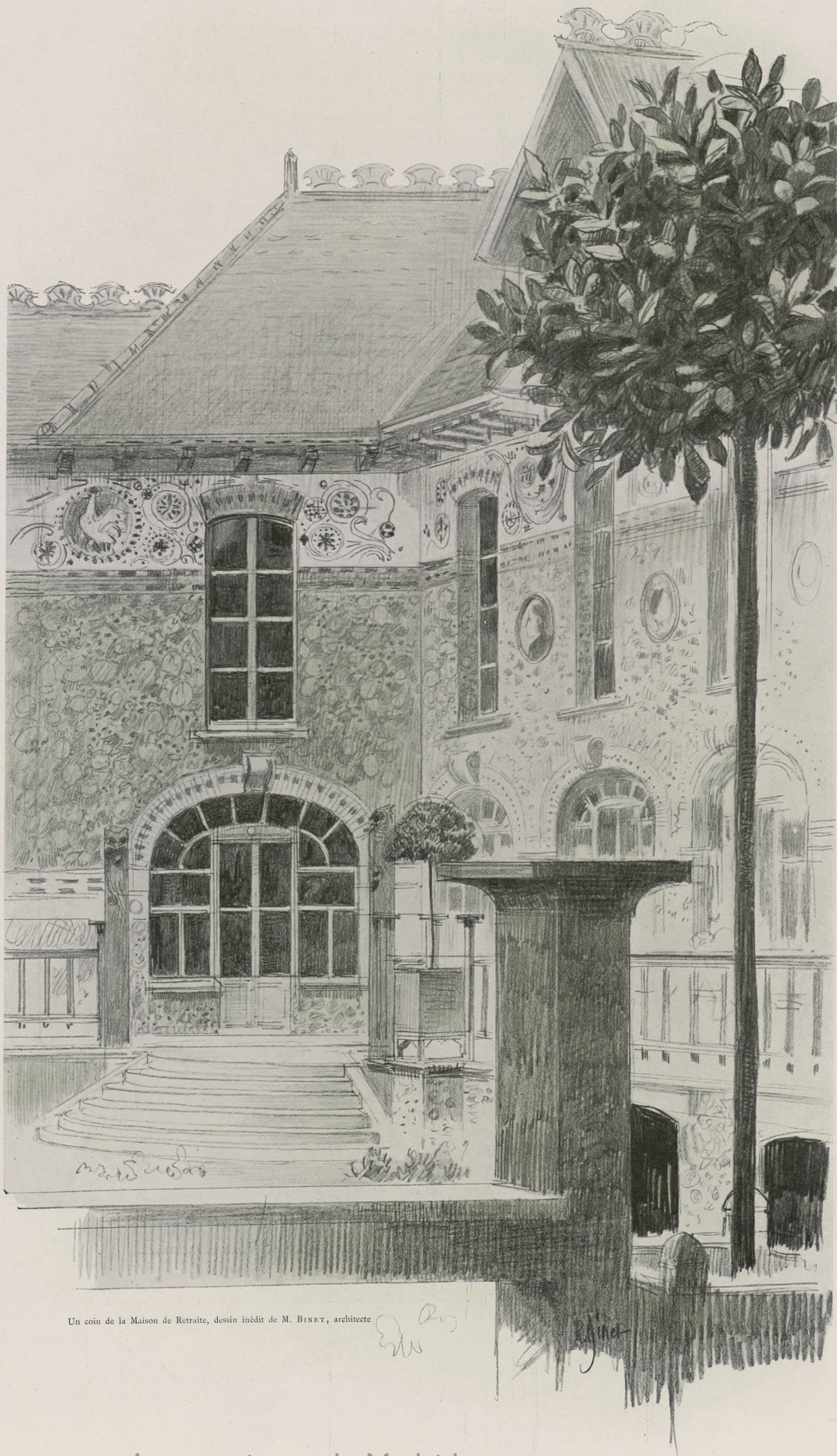
Mascarion décoratif de M. GUILLOT

lever. » — « Ils seront mieux su'l'lit que MOUNET SULLY! opine BINET. » — « Oh Dieu! fait COQUELIN, prenez garde mon ami, cela pourrait devenir dangereux. D'ailleurs, personne ne rit. » — « Je vous demande pardon, GSELL se tient les côtes! » — « C'est pourtant vrai; il a bien mauvais goût! »

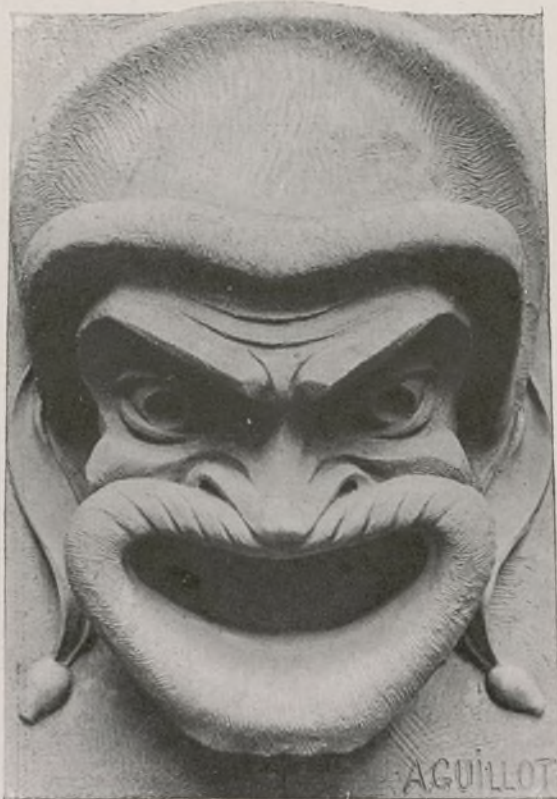
« — Combien y aura-t-il de lits? » — « Soixante, me répond COQUELIN, et ce ne sera pas assez! » — « Avez-vous beaucoup de demandes? » — « Plus que nous ne pourrions en accueillir. » — « Les situations malheureuses sont-elles donc si fréquentes à la fin de la carrière dramatique? » — « Ah! mon cher Monsieur! D'abord beaucoup de comédiens restent pauvres parce qu'ils ne parviennent jamais à des traitements raisonnables! Et ceux-là, sont de plus en plus nombreux: car la coutume tend à s'établir dans les théâtres de payer très cher deux ou trois vedettes et de ne donner presque rien à leurs confrères. Coutume très injustifiée d'ailleurs, car si bon que soit un interprète, ce n'est jamais lui qui fait tout le succès d'une pièce. Elle se défend surtout par elle-même et par la troupe entière qui la joue. »

» Il y a aussi les coups du sort. DUMAINE est tombé paralysé en plein succès. Du jour au lendemain, ses moyens de vivre lui furent arrachés. N'était-ce pas affreux? »

« — Et puis, ajoute BOUYER, il y a l'imprévoyance des comédiens. Il faut bien le dire. Nous sommes tous un peu fous et ce n'est pas trop notre faute. L'habitude d'évoluer dans un monde d'imagination nous fait perdre le sens du réel. »



Un coin de la Maison de Retraite, dessin inédit de M. BINET, architecte



Mascaron décoratif de M. GUILLOT

Tenez, à l'heure actuelle, tel jeune acteur gagne annuellement quatre-vingt... cent mille francs et il en dépense couramment cent cinquante mille. Croyez-vous que cela pourra durer longtemps ?

» Les exemples de détresses célèbres et surprenantes abondent dans l'histoire de notre profession. L'ancienne maîtresse de NAPOLÉON I^{er}, la GEORGES qui s'était fait acclamer sous l'Empire, acclamer encore par les Romantiques, mourut à quatre-vingts ans dans la misère. DÉJAZET dut à la charité d'une représentation organisée pour la secourir, les ressources qui la soutinrent durant ses deux dernières années. TAILLADE pour prendre un exemple récent, l'excellent TAILLADE vers la fin de sa vie traîna son dénuement presque sur les tréteaux de baraques foraines. »

Et BOUYER reste un moment attristé en songeant à ces infortunes. Ce grand gaillard solide semble profondément sensible et certes COQUELIN n'aurait pu trouver pour la réalisation de son idée un meilleur collaborateur que lui.

Vieux invalides de la scène le nid de Pont-aux-Dames vous sera donc douillet et chaud.

« Princes, Princesses, l'on vous tisse
Des soirs d'or clair et de fin lin,
Et le soleil n'est pas factice.
C'est le verger de COQUELIN !

Ces charmants vers tirés d'une poésie que ROSTAND

ouvragea pour une fête donnée au bénéfice de la maison de retraite, je me les remémore en prenant congé de mon hôte.

PÉRICAUD veut bien me ramener à la gare. Un vent léger fait bruire les feuilles des arbres et mon compagnon lance de sa plus belle voix :

« Heureux qui loin des cours dans un lieu solitaire
Se prescrit à soi-même un exil volontaire
Et qui lorsque Zéphire a soufflé sur les bois... »

Au-dessus de nous, retentit une véhémence interruption :

« Coquin ! ne t'ai-je pas interdit pour un mois ? »

C'est COQUELIN-Cyrano qui du balcon de la loggia donne la réplique à PÉRICAUD-Montfleury ; et emporté par le plaisir de dire, il déclame un couplet des Cadets de Gascogne.

« C'est nous les Cadets de Gascogne ! »

Comme bien vous imaginez je savoure un tel adieu.

C'est vrai, COQUELIN ! c'est vrai ! Vous seriez digne d'être un Cadet de Gascogne : car vous avez leur panache et surtout vous avez leur belle âme aussi.

PAUL GSELL



Mascaron décoratif de M. GUILLOT



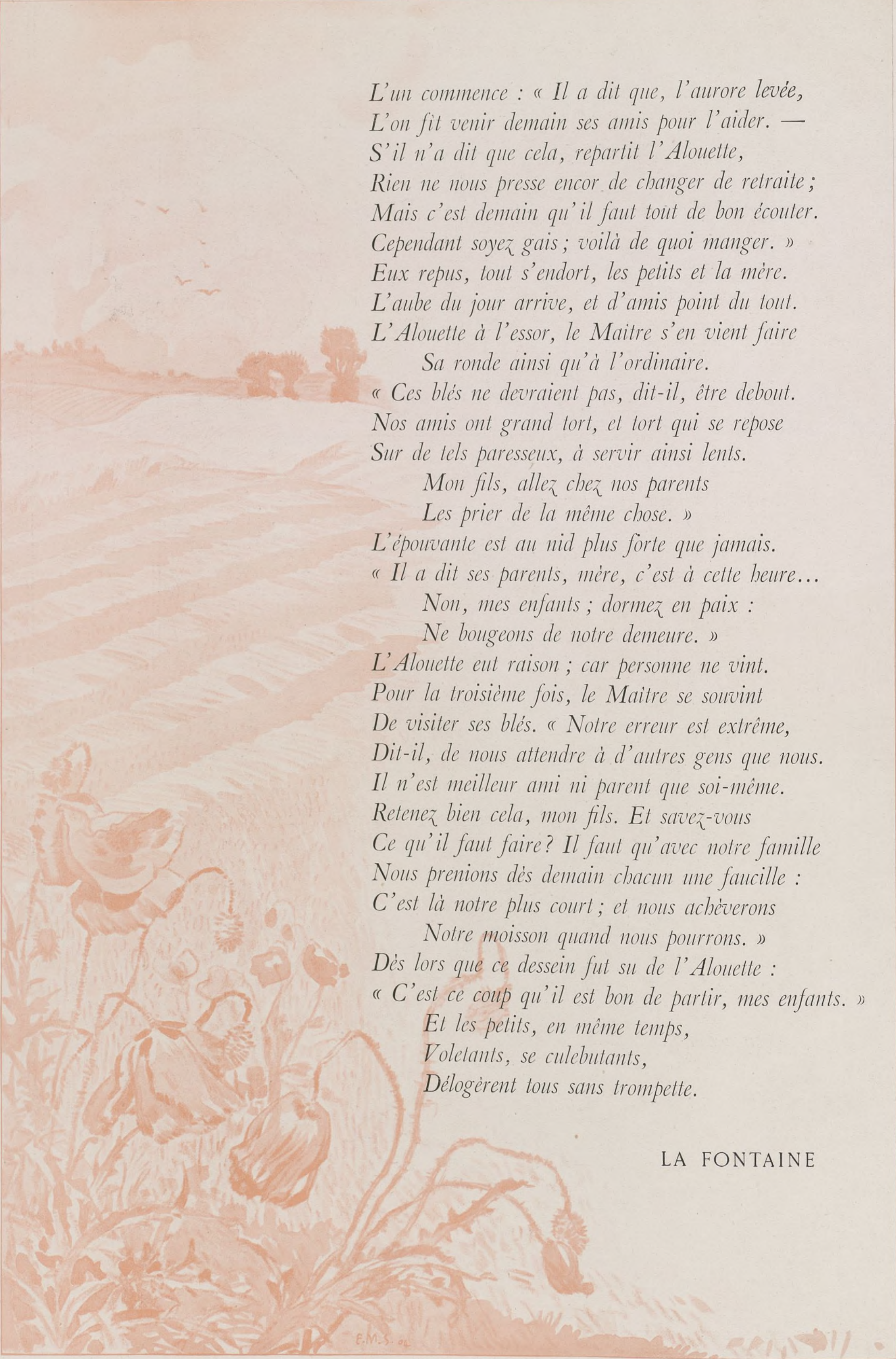
Fresque du Réfectoire, par M. BELLERY-DESFONTAINES

L'ALOUETTE ET SES PETITS
AVEC LE
MAITRE D'UN CHAMP

*Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :*

*Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor.
De mille soins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.*





*L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider. —
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.*

*« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.*

*Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »*

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...

*Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »*

L'Alouette eut raison ; car personne ne vint.

Pour la troisième fois, le Maître se souvint

De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille

Nous prenions dès demain chacun une faucille :

C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :

« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »

Et les petits, en même temps,

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE

PROVERBES du Mois de NOVEMBRE



A la Toussaint, les blés semés
Les fruits serrés.



A la Saint-Martin,
L'Hiver en chemin.



Le bienheureux Saint-Martin
Ecorne bœufs etrompt moulin.

Dessins inédits de G. DELAW

PROVERBES du Mois de NOVEMBRE



A la Saint-Martin
Faut goûter le vin.



A Sainte-Catherine,
Fais ta farine.



A la Saint-André, la Nuit
L'emporte sur le jour qui suit.

Dessins inédits de G. DELAW

Pages oubliées

Le « gentil FLORIAN », Florianet comme disait VOLTAIRE, n'a pas seulement écrit des fables et des pastorales. Il a, tout comme un autre, composé des nouvelles et des romans qui, déclare M. EMILE FAGUET en son Histoire de la Littérature française, « ne sont ni sans invention, ni dénués de sentiment, ni sans grâce, ni sans style ! ». Nos lecteurs, s'ils veulent bien nous suivre, en jugeront par eux-mêmes. Il ne faudra pas qu'ils cherchent dans ces contes exotiques, une psychologie ethnique, une couleur locale, dont ne se mit jamais en peine notre inoffensif chevalier. Mais il ne serait pas légitime de se désintéresser sans retour de ces imaginations délicates, contemporaines des Idylles de GESSNER, de ces fantaisies artificielles et sincères, auxquelles on ne peut guère reprocher, après tout, que l'excès de leur grâce jolie.

(N. D. L. R.)



VALERIE

NOUVELLE ITALIENNE



J'ÉTAIS en semestre dans une petite ville du Languedoc, où je suis né, lorsque plusieurs amis m'invitèrent à venir passer les fêtes de Noël dans un vieux château bâti sur des rochers, au milieu des montagnes des Cévennes. La maîtresse de la maison avait rassemblé de jeunes femmes, des officiers, des voisins aimables. La bonhomie, la confiance, régnaient dans notre société. On avait du plaisir à se trouver ensemble; on ne cherchait point à briller exclusivement, à disputer ou à jouer toujours le premier rôle;

chacun était content de tout le monde, et tout le monde était content de chacun. On riait toute la journée, le soir, assis en cercle autour d'un grand feu, nous faisions des contes, nous chantions des romances, et la soirée finissait gaiement. Nos jeunes Languedociennes, qui ne manquaient pas d'imagination, chose assez commune dans notre pays, se plaisaient beaucoup aux histoires des revenans. Chacun racontait la sienne; et la saison, le lieu, le moment, ajoutaient encore à l'effet que produisaient ces effrayans récits. Les nuits étaient longues, noires; la campagne couverte de neige; et des hibous, anciens habitans de la tour où était construit le salon, se répondaient sur les vieux créneaux par des cris lents et monotones. Ajoutez à tout cela que nous étions dans l'Avent, temps où tout le monde sait bien que les apparitions sont le plus fréquentes. Ainsi, dès que les histoires commençaient, le cercle se rétrécissait peu à peu: on se serrait en écoutant; on faisait quelquefois semblant de rire, mais, dans la vérité, l'on mourait de peur; et souvent celui qui racontait, saisi d'un tremblement subit, sentait tout à coup sa voix s'altérer, se taisait, restait immobile, et n'osait tourner les yeux ni vers le fond de la grande salle, où l'on croyait entendre un bruit de ferrailles, ni du côté de la cheminée, d'où il semblait que quelque chose descendait.

Nous avions avec nous une jeune Italienne nommée Valérie d'Orsini, que sa mauvaise santé avait fait venir à Montpellier pour consulter nos médecins. Elle s'était liée, dans cette ville, avec la maîtresse du château, qui l'avait invitée à venir à la campagne pendant l'absence du comte d'Orsini son époux, qu'une affaire imprévue avait obligé de retourner à Florence. Cette jeune étrangère était fort aimable. Elle joignait à beaucoup d'esprit une douceur, une égalité, que rien n'altérerait jamais. Sa conversation était vive, piquante, quoique sa figure, comme son caractère, n'annonçât que de la bonté. Ses grands yeux noirs étaient languissans, son regard inspirait la tendresse, et sa beauté, sa grâce touchante, semblaient acquérir un charme de plus de la pâleur éternelle qui couvrait toujours son visage. Ses lèvres mêmes n'étaient pas exemptes de cette pâleur: lorsque Valérie parlait, on croyait voir s'animer une statue d'albâtre; lorsqu'elle ne parlait pas, elle n'attirait pas moins les regards, et l'on trouvait alors vraisemblable l'aventure de Pygmalion.

De toutes nos dames, c'était Valérie qui montrait le plus de courage pendant nos terribles récits. Elle n'en était point émue, elle écoutait en souriant; et, loin de douter d'aucun des faits que l'on rapportait, elle avait l'air seulement de les trouver extrêmement simples. L'histoire du conseiller de Toulouse à qui un homme assassiné et enterré depuis six mois apparut un soir pour lui révéler ses meurtriers; celle du malheureux époux de Lyon, qui, ayant tué sa femme dans un transport de jalousie, la voyait arriver, toutes les nuits, à onze heures, avec des pantoufles vertes, et se coucher auprès de lui; une foule d'autres anecdotes de ce genre, très authentiques à la vérité, mais cependant un peu extraordinaires, ne paraissaient à Valérie que des événemens communs. Nous en étions presque piqués; et nous lui témoignâmes un jour combien nous étions étonnés de ne la voir jamais étonnée. Voici ce qu'elle nous répondit:

Mes amis, je trouve fort juste que la plus petite histoire de revenans vous surprenne, puisque la moitié de vous n'en a peut-être jamais vu... Vous en avez donc vu, madame? interrompis-je aussitôt. Elle se mit à rire de pitié. J'ai mieux fait, ajouta-t-elle; je l'ai été, je le suis encore, et c'est un revenant qui vous parle.

A ces mots toute l'assemblée s'éloigna d'elle en jetant des cris, chacun fuit précipitamment; et nous nous pressions à la porte, lorsque Valérie, avec cette voix douce et tendre,

ILLUSTRATIONS
DE
MAURICE CHABAS



dont le charme était irrésistible, nous rappelle, nous fait asseoir ; et, tandis que, nous tenant tous par la main, nous la regardions avec effroi, et qu'à chaque instant en effet nous découvriions sur son visage quelque signe nouveau, quelque indice, peu remarqué jusque alors, qui tenait beaucoup de l'autre monde, Valérie reprit ainsi son discours :

Ce n'est pas ma faute, mes amis, si je suis morte il y a dix ans. Il n'est personne à

qui cela ne puisse arriver : mais ce qui n'arrive pas aussi souvent, c'est que, depuis cette époque, je me suis trouvée infiniment plus heureuse ; j'ai joui d'une félicité que je n'avais jamais connue, et qui dure encore, grâce au ciel. Il est vrai que les chagrins que j'ai soufferts pendant ma vie ont bien payé le bonheur que je goûte depuis ma mort. Il est nécessaire de vous instruire de tout ce qui m'arriva jusqu'à ce fortuné moment ; vous verrez que mon trépas seul pouvait m'assurer un état tranquille dans le monde.

Je suis né à Florence de parens nobles et fort riches. Mon père et ma mère n'avaient que moi d'enfant. Je fus élevée dans leur maison, où ma bonne et tendre mère me dédommageait, par ses soins, par son amour, par ses caresses, des chagrins que me causait souvent la sévérité de mon père. Ce vieillard, respectable à beaucoup d'égards, était fier de sa haute naissance, des honneurs qu'il avait mérités au service de l'empereur, et se désolait chaque jour de n'avoir point de fils qui pût hériter de son nom ; son caractère s'en était aigri. Ma pauvre mère supportait son humeur avec une douceur, une vertu qui désarmaient quelquefois mon père ; mais la vanité reprit son empire ; il se croyait sans enfant parce qu'il était sans fils.

Le palais que nous occupions à Florence était voisin d'une maison habitée par un vieux gentilhomme peu riche, mais fort estimé : c'était le marquis d'Orsini. Veuf depuis longtemps, il consacrait sa vie à l'éducation d'Octave, son fils unique, dont l'âge était à peu près le mien. Mon père et le vieux Orsini

avaient servi jadis ensemble ; ils s'estimaient, se voyaient souvent, et le jeune Octave était accoutumé dès l'enfance à venir familièrement dans notre maison, où ma mère surtout le comblait d'amitiés.

Je n'avais pas encore dix ans, qu'Octave était l'ami de mon cœur. Il était si doux, si beau, si aimable, que je le chérissais beaucoup plus qu'une sœur ne chérit son frère. Je lui confiais mes plaisirs, mes peines ; j'étais la confidente de tous ses secrets : et, comme si nous avions prévu les chagrins que devait bientôt nous causer notre penchant naturel, nous prenions soin de le cacher. Nous paraissions indifférens devant mon père et ma mère, nos jeux semblaient seuls nous occuper ; nous nous disputions même quelquefois ; mais, aussitôt que nous étions dans le jardin ou dans le petit bois qui le terminait, alors plus de querelle, plus de jeux. Octave ne me parlait que de sa tendresse, Octave serrait et baisait mes mains ; souvent il osait m'embrasser, en me jurant de n'avoir jamais d'autre épouse que Valérie : je lui faisais le même serment, et je recevais sans rougir ses innocentes caresses.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, aucun remords, aucune crainte, ne troublèrent nos tendres amours. Octave était dans sa seizième année. Je sentis alors que je l'aimais plus vivement que je ne l'avais encore aimé : mais une voix secrète m'avertit qu'il ne fallait plus aller dans le bois seule me promener avec Octave. Dès ce moment, j'évitai ces promenades, je retranchai de nos jeux la douce liberté qui en faisait le charme. Octave s'en plaignit bientôt : je voulus l'instruire de mes motifs ; et, dans ce dessein, je consentis, pour la dernière fois, à le suivre au bois solitaire. Mais, soit que mon père eût des soupçons, soit que le hasard l'eût guidé, mon père ne tarda pas à nous joindre dans une salle de verdure fort sombre, fort retirée, où j'étais assise sur un petit banc de gazon. Il n'y avait de place que pour moi : Octave, qui n'avait pu s'asseoir, s'était mis à mes genoux, me tenait les deux mains, me parlait vivement : et, comme il me parlait bas, dans la crainte d'être entendu, nos deux

visages étaient près l'un de l'autre. Mon père nous surprit ainsi. Sa colère fut égale à notre effroi. Il m'ordonna d'une voix terrible, d'aller rejoindre ma mère. J'obéis aussitôt. Je l'entendis de loin gronder fortement Octave, lui défendre de revenir dans sa maison ; et je vis le pauvre infortuné sortir en pleurant de notre palais.

Je souffrais autant que lui ; je l'aimais aussi tendrement que j'en étais aimée. Cet amour, né dès mon enfance, ne pouvait plus finir qu'avec ma vie. Les reproches outrageans dont mon père m'accabla, les menaces qu'il me fit, la violence de



son emportement, augmentèrent ma passion. Je fus indignée de la cruauté dont on usait avec moi ; les obstacles m'irritèrent ; et, tandis que, les yeux baissés, gardant un triste silence, j'écoutais mon père en fureur, qui me jurait de m'immoler si je revoyais Octave, je prononçais tout bas le serment de n'être jamais à d'autre qu'à lui.

Le lendemain de cette triste aventure, comme j'étais auprès de ma mère, qui, sans chercher à m'excuser, tâchait d'apaiser son courroux, nous vîmes entrer le père d'Octave, le vieux marquis d'Orsini. Son air était noble et grave ; ses cheveux blancs, son front vénérable, inspiraient la confiance et le respect. Mon père, en le voyant, m'ordonna de sortir. J'obéis : mais l'intérêt

puissant que je devais avoir à leur entretien me fit rester à la porte, où j'entendis ces paroles que je n'ai jamais oubliées.

Seigneur, dit le père d'Octave, je viens ici chercher un pardon et demander une grâce. Mon fils m'a tout confié. Je l'ai blâmé de sa hardiesse : mais excusez mon cœur paternel d'avoir pitié de sa passion. Mon fils adore votre fille ; il ose croire qu'il en est aimé. En vous opposant à leurs vœux vous ferez deux infortunés : vous le serez bientôt vous-même ; car, à notre âge, mon vieux ami, la nature ne nous dédommage de tout ce que nous avons perdu que par les jouissances de nos enfans. Vous connaissez le nom d'Octave ; il est sans tache, et peut dignement s'allier à votre nom : je vous réponds de ses vertus. Vos richesses seules rendent ce mariage inégal : mais conservez vos richesses. Vous pouvez encore espérer d'avoir un jour un héritier. Je le demande pour vous au ciel ; ma joie en serait égale à la votre. Ne donnez à Valérie que ce que mon fils recevra de moi : ce bien leur suffira pour être heureux. Demeurez maître du reste, pour le garder à votre fils, si vous devez en avoir un, ou pour ne le donner au mien qu'autant qu'il aura mérité votre estime et votre tendresse.

Je m'étonne, répondit mon père d'un ton froidement dédaigneux, qu'un homme aussi sage que vous ait pu former un pareil projet. Quand bien même votre fils, par ses prétendues vertus, serait déjà parvenu aux emplois les plus élevés, vous regarderiez sans doute comme une extrême faveur qu'il obtînt la main de ma fille ; et quand il n'a pour lui qu'une jeunesse oisive, une présomption obscure, et l'avantage de m'avoir offensé, vous pensez que cet hymenée doit être approuvé par moi !

Je pense, interrompt le vieillard, que vous êtes sensible et bon ; que vous aimez votre fille ; que l'orgueil ne peut l'emporter, dans le cœur d'un père, sur le plus sacré, le plus doux des devoirs. Je pense encore que le fils de votre ami ne



vous offense point en aimant Valérie ; et si, pour vous trouver offensé, vous voulez oublier qu'il est le fils de votre ami, j'aurai soin de vous rappeler que son père est au moins votre égal.

A ce mot, ma mère, tremblante, se hâta de rompre l'entretien. Elle parla d'une voix si haute, que le vieux Orsini ne put entendre la réponse de mon père. Il sortit un instant après ; et, dès ce moment, la haine la plus violente remplaça trente ans d'amitié.

Jugez de ma douleur ! plus d'espérance de revoir Octave ; plus de moyens de lui donner de mes nouvelles ou d'être instruite de son sort. Mon père m'entoura de surveillans ; il défendit de me laisser sortir, même pour aller à la messe. Il ne m'adressa plus la parole ; je ne le voyais qu'aux heures

des repas, et jamais il ne tournait les yeux sur moi. J'étais dans sa maison comme une étrangère à qui l'on veut faire sentir qu'elle est au moins indifférente. Ma santé s'altéra bientôt. J'aurais succombé dès-lors, sans les tendres soins, sans la douce pitié que me témoignait ma mère : elle ne me quittait pas un moment ; elle soutenait mon courage abattu, me laissait entrevoir qu'il était possible que mon père enfin s'apaisât. Elle n'osait me parler d'Octave : mais tout ce qu'elle me disait avait quelque rapport à lui, toutes les consolations qu'elle m'offrait me présentaient mon amant ; et, sans jamais prononcer son nom, elle m'entretenait de lui sans cesse.

Le temps s'écoulait sans que mes tourmens fussent adoucis, lorsqu'un soir, après souper, je profitai de l'absence de mon père pour aller seule m'affliger dans cette salle de verdure où commencèrent mes malheurs. Je voulus m'asseoir sur ce même gazon où je m'étais assise auprès d'Octave ; je l'arrosai de mes pleurs, je me rappelai ce qu'il m'avait dit, je renouvelai nos anciens sermens : tout à coup un homme s'avance, et vient tomber à mes pieds. Effrayée, je voulus fuir ; la voix d'Octave m'arrêta.

Écoutez-moi, me dit-il, je n'ai qu'un instant, et c'est le dernier. Je pars cette nuit de Florence ; mon père





vient d'obtenir pour moi une compagnie de cavalerie dans les troupes de l'empereur. La guerre est déclarée avec la Prusse. Je vais rejoindre l'armée; je vais périr ou vous mériter. J'ai l'espoir, j'ai la certitude de me distinguer tellement dans ma première campagne, que l'empereur désirera de me connaître; et, si je parviens à ses pieds, je lui ferai l'aveu de notre amour. Joseph est jeune, il est sûrement sensible; il aura pitié de mes maux; il daignera s'intéresser pour moi auprès du grand duc son frère. Votre père ne pourra résister à la prière du grand duc; et votre main deviendra le prix de ma constance et de mes exploits. Je ne vous demande qu'un an, Valérie; promettez-moi, jurez-moi de résister pendant un an aux volontés de votre père; à cette époque, je serai mort ou digne d'être votre époux.

Je l'écoutais en respirant à peine; mon cœur palpitait d'amour, d'espérance, de frayeur. Je lui jurai d'être fidèle toute ma vie, de mourir plutôt mille fois que d'accepter un autre époux. Nous convînmes de nous écrire par le moyen d'un de mes domestiques, gagné déjà par Octave, et qui venait de lui ouvrir le jardin. Un léger bruit que nous entendîmes nous força de nous séparer; j'arrachai ma main de la main d'Octave, et je retournai précipitamment dans ma chambre, où je passai la nuit à verser des pleurs.

Pendant les dix premiers mois qui suivirent le départ d'Octave, rien ne changea pour moi dans notre maison. Mon père me traita toujours avec la même dureté, ma mère avec la même tendresse. Le domestique gagné par mon amant me remettait exactement ses lettres. Elles m'annonçaient chaque jour de nouveaux succès. Le général Laudhon avait pris Octave dans une grande amitié; il l'avait fait son aide-de-camp, il lui promettait de l'avancer aux premiers grades. Mais la guerre traînait en longueur; elle offrait bien peu d'occasion de faire briller le courage. Les grands talents du vieux Frédéric et du prince Henri son frère déconcertaient les projets de l'habile général Laudhon. Point de batailles, point de surprises: les deux héros prussiens prévoyaient tout; leur génie commandait au sort, enchaînait les événements; et, pour la première fois peut-être, la valeur personnelle et le hasard n'étaient pour rien dans la guerre.

Au bout de dix mois, je cessai tout à coup de recevoir des nouvelles d'Octave. Tremblant pour ses jours, non pour sa constance, j'écrivais lettre sur lettre; je comptais les heures des courriers. Le domestique notre confident allait sans cesse à la poste, et revenait toujours me dire que rien n'était arrivé. Désolée de ce long silence, je l'envoyai chez le vieux Orsini s'informer adroitement si l'on n'avait point de nouvelles d'Octave. La réponse qui me fut faite calma mes inquiétudes sans diminuer mes chagrins. Octave, disait-on, avait écrit la veille qu'il se portait bien, qu'il était colonel, et qu'il passait l'hiver à Vienne auprès du général Laudhon.

J'eus l'injustice d'accuser mon amant; j'osai croire qu'il m'avait oubliée. Dès-lors je cessai de lui écrire; je fis de vains efforts pour le bannir de mon cœur. Hélas! je n'en devins que plus à plaindre: son image me poursuivait; je le voyais à chaque instant comme je l'avais vu la nuit de nos adieux. J'avais beau me promettre, m'imposer la loi d'éloigner ce doux souvenir, il revenait toujours m'assiéger, et j'étais sans cesse occupée de ne plus penser à Octave.

Dans ce même instant il arriva d'Allemagne un certain cousin de mon père, qui vint s'établir dans notre maison. C'était un grand homme sec, noir, de quarante-cinq à cinquante ans, d'une figure fausse et triste, d'un caractère froid et sombre. Il ne parlait que de sa noblesse; il avait employé sa vie entière, et le peu d'intelligence qu'il avait reçue du ciel, à relire, à étudier, à bien apprendre par cœur toutes les généalogies de l'Europe; il savait parfaitement l'année, le mois, le jour de tous les contrats de mariage, de toutes les preuves capitulaires qui s'étaient faites en Allemagne depuis la destruction de l'empire romain; il connaissait toutes les branches des familles des électeurs, des palatins de Pologne et de Hongrie, et, depuis quelques années, pour remplir ses très long loisirs, il s'occupait de mettre en ordre les titres de la maison ottomane, en recherchant tous les rejetons qu'elle avait produits jusqu'à la soixante-quatrième génération; ce qui ne laissait pas, disait-il, de lui donner un peu de travail, à cause du nombre prodigieux de sultanes entrées dans cette famille, trop peu délicate sur les mésalliances.

Ce cousin, qui s'appelait le comte Héraldi, dès le premier soir de son arrivée, après avoir, pendant le souper, beaucoup questionné mon père sur tous les bons gentishommes de Toscane, lui demanda d'une manière indifférente où demeurerait à Florence un certain marquis d'Orsini. Mon père, avec un ton d'humeur, lui répondit qu'il n'en savait rien. Il faut pourtant que je le sache, reprit aussitôt Héraldi; car, en passant à Vienne il y a trois semaines, j'ai dîné chez le général Laudhon le jour du mariage de sa nièce avec le fils de ce marquis d'Orsini. Ce jeune homme, que j'ai trouvé fort aimable, instruit que je venais ici, m'a remis une lettre pour son père, m'a fait promettre de l'aller voir, de lui rendre compte en détail des fêtes de ce mariage et du bonheur dont j'ai vu jouir les nouveaux époux.

J'écoutais ces paroles plus morte que vive. Mon père fronçait le sourcil sans répondre; ma mère tremblante me regardait; et le cruel Héraldi continuait à



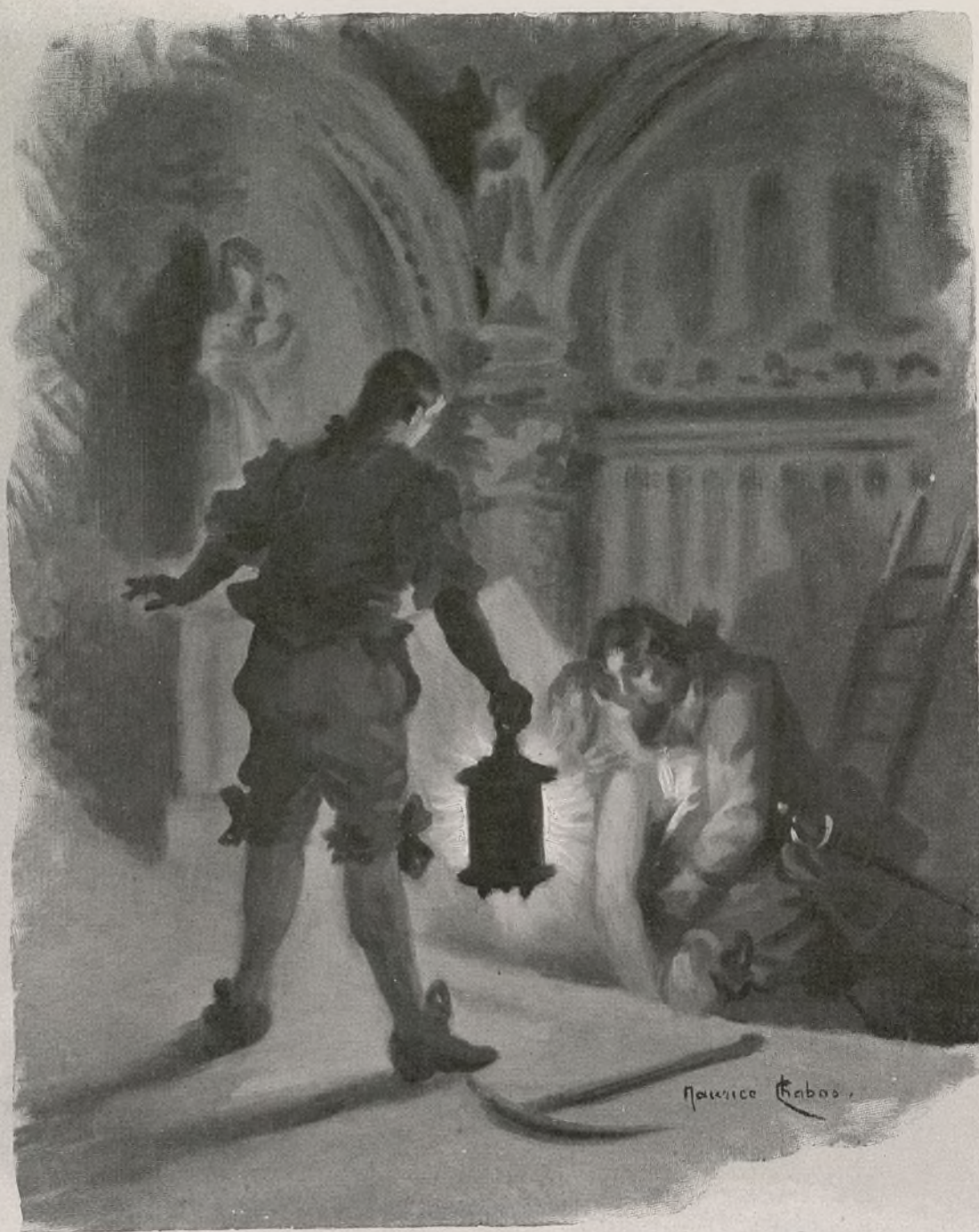
raconter que la jeune personne s'était éprise d'amour pour Orsini, que l'empereur avait daigné s'intéresser à cet hymen, qu'un régiment avait été la dot de la nièce du général. Tout s'accordait avec ce que l'on m'avait déjà dit : je ne doutai plus de l'infidélité d'Octave ; et, sûre de mon malheur, malgré mes efforts pour dissimuler mon trouble, les forces m'abandonnèrent, je tombai sans sentiment entre les bras de ma mère. On m'emporta. Je revins à moi ; je me trouvai dans mon lit, environnée de mes femmes, soutenue par ma bonne mère, qui m'embrassait en pleurant.

L'état horrible où je me trouvais me donna bientôt une fièvre ardente. Elle fut longue et douloureuse. Mes jours furent en danger. Ma mère ne me quittait point. Mon père lui-même, pendant six semaines que dura ma maladie, me prodigua les plus tendres soins ; il me veillait, il m'appelait sa fille, il semblait m'avoir rendu son cœur. Jamais sa sévérité n'avait pu aliéner le mien : je fus si sensible à ce retour de mon père, que, dans un moment où, me prenant la main et fixant sur moi des yeux pleins de larmes, il me demanda d'un air pénétré comment se trouvait sa chère Valérie, je ne fus pas maîtresse de mon transport ; et, jetant mes bras autour de son cou, j'attachai mon visage au sien ; je le mouillai de mes pleurs ; en lui disant : Oui, mon père, oui, je suis votre Valérie, je suis votre enfant soumis ; et désormais le seul sentiment, l'unique désir de mon cœur sera de vous obéir.

Ce mot décida de ma vie. Je m'apercevais bien, depuis quelque temps, que mon père me destinait à mon cousin Héraldi. Ce parent portait notre nom de famille ; et ce nom décidait mon père. C'était pour lui un si grand bonheur de voir renaître sa maison, de pouvoir laisser tous ses liens au descendant de ses aïeux ! Il me parla de ce projet sans me rien prescrire, sans rien exiger ; mais il me dit qu'il mourrait de douleur si je n'avais pitié de sa faiblesse. Octave était marié, Octave était infidèle : j'étais indignée contre Octave ; il me semblait qu'il me serait doux de pouvoir aimer un autre que lui : je consentis, je donnai ma parole. Comment ne l'aurais-je pas donnée ! Comment ne pas obéir à mon père ? Il n'ordonnait pas, il priait.

Les apprêts de mon mariage se firent avec une célérité dont je n'osais me plaindre, mais qui m'effrayait. Ma mère ne me disait rien, soupirait, et cachait ses larmes ; mon père redoublait de tendresse pour moi ; Héraldi me comblait de présents, et m'épargnait les tristes assurances d'un amour que je n'aurais pu encore écouter. Les dispenses arrivèrent de Rome ; le contrat fut signé. L'on me para, l'on me couvrit de diamans, et je fus menée à l'autel.

Je prononçai le terrible serment sans une émotion trop vive, indifférente presque à mon sort, n'attachant qu'une faible importance à une destinée qui ne pouvait pas être heureuse, et qu'il m'était à peu près égal de supporter avec plus ou moins de tourmens. Après la messe, je sortis du chœur, suivie de ma famille, tenant la main d'Héraldi, qui ne se possédait pas de joie, lorsqu'à la porte de l'église, comme je m'avançais pour prendre de l'eau bénite, je lève les yeux, et je vois, appuyé contre le bénitier,



un jeune homme pâle, défait, ses habits, ses cheveux en désordre, les yeux éteints, égarés, qui, me regardant fixement, s'approche, et me dit d'une voix basse, entrecoupée : J'ai voulu vous voir, Valérie, consommer votre crime horrible ; je l'ai vu, je suis content, car je suis sûr de mourir.

Il s'enfuit en disant ces mots. J'étais tombée sans connaissance. J'ignore ce que je devins, si mon père reconnut Octave ; je ne sais plus rien depuis cet instant. Relevant à peine d'une maladie longue, je retombai dans des accidens plus graves, plus dangereux que les premiers. Le délire ne me quitta plus. Le mal fit des progrès rapides ; et tout ce que j'ai su depuis par ma mère, c'est qu'après un transport de soixante heures, mêlé d'affreux redoublements, j'éprouvai tout à coup une extrême faiblesse, et j'expirai dans ses bras.

Ma mère pensa me suivre ; mon père fut au désespoir ; Héraldi pleurait ma fortune : mais ce malheur était sans remède. On m'ensevelit ; je fus portée, avec une grande pompe funèbre, au caveau de ma famille, creusé dans une chapelle de la cathédrale. Là, mon cercueil fut placé sur de grandes barres de fer : la pierre du caveau fut remise, et l'on me laissa dans ce séjour de la mort.

Ce qui se passa depuis vous serait mieux raconté par Octave que par moi. Il m'a fait souvent ce récit ; il m'a répété bien des fois qu'après m'avoir parlé au bénitier, son dessein était d'aller se cacher dans quelque désert de l'Apennin pour y finir sa déplorable vie : mais l'état où il m'avait vue, la nouvelle de ma maladie, qui se répandit bientôt, le retint à Florence. Vous imaginez aisément la douleur dont il fut accablé, lorsqu'on l'instruisit de ma mort. Égaré par son désespoir, se regardant comme mon meurtrier, il forma le projet insensé de descendre dans ma tombe, et de se tuer sur mon cercueil. Le soir même de mon enterrement il va trouver le sacristain de la cathédrale, le séduit à force d'or ; et tous deux, vers minuit, munis d'une lanterne sourde, vont à l'église, s'y enferment, lèvent la pierre du caveau, descendent ensemble les degrés. Dès qu'Octave aperçut ma bière, il s'élance en poussant des sanglots, arrache les planches, écarte le voile qui me couvrait, et, collant sa bouche sur mes lèvres pâles, il espère n'avoir pas besoin de son épée pour terminer

une vie que sa douleur seule va lui ravir.

O miracle de l'amour ! miracle que ne croiront point les malheureux qui n'ont pas aimé ! L'âme de mon amant rappela la mienne : ma bouche, pressée si fortement, si tendrement par sa bouche, laissa échapper un soupir. Octave le sentit ; Octave, hors de lui-même, jette un cri, me prend dans ses bras, m'arrache du cercueil, m'enlève, me serre, m'échauffe contre son cœur ; le mien alors reprit la vie. Je fis un léger mouvement. Octave, ivre de joie, m'emporte, remonte les degrés avec son fardeau, gagne la porte de l'église, qu'il se fit ouvrir par le sacristain ; et, sans s'arrêter un moment, il vole à la maison de son père, où je suis mise dans un lit, où l'on me prodigue tous les secours.

Je rouvris les yeux enfin : mes premiers regards rencontrèrent Octave et son père, accompagnés d'un médecin qui déjà répondait de mes jours. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvais : il me semblait sortir d'un long rêve ; je ne me sentais pas vivre : mais je reconnaissais Octave ; je ne pouvais pas lui parler, mais j'avais du plaisir à le voir : je ne pensais point, je me trouvais bien, et je n'étais pourtant pas sûre que j'existasse. Trois jours et trois nuits suffirent à peine pour me rendre mes facultés. Au bout de ce temps, le sommeil que je goûtai sans m'en apercevoir, la nourriture que je pris à mon insu, me firent trouver peu à peu mes sens. La mémoire me revint ; je me rappelai ma mère, mon mariage, le bénitier où j'avais vu mon amant. Mes idées s'arrêtaient là : mais j'entendais ce que l'on disait, je comprenais que j'étais chez Octave, je voyais que c'était lui qui me serrait tendrement la main ; et mon amour, dont le sentiment ne m'avait jamais quittée, me retraçait à chaque instant un souvenir qui s'était effacé.

Bientôt je me vis en état d'écouter et d'entendre Octave, d'apprendre de sa bouche même tout ce qui m'était arrivé. L'idée de son inconstance, de son mariage en Allemagne, s'offrit alors à mes faibles esprits. Aussitôt que je pus prononcer quelques paroles avec suite, je lui parlai de son hymen avec la nièce du général Laudhon. Octave me crut en délire. Le général Laudhon n'avait pas de nièce ; Octave arrivait de l'armée ; il n'était point colonel, n'avait point passé par Vienne ; mais profitant d'un congé qu'il n'avait obtenu qu'à force de prières,

inquiet de voir que depuis deux mois je ne lui répondais plus, il était venu, courant nuit et jour, portant une lettre de Laudhon qui le recommandait aux bontés du grand duc. Il descendait de cheval lorsque j'allais à l'église ; il m'avait suivie à l'autel ; et, dans son trouble, dans sa fureur, il avait voulu du moins me reprocher mon parjure.

Je compris alors qu'Héraldi, peut-être de concert avec mon père, avait ourdi cette horrible trame, et que, trahie par le domestique à qui je m'étais confiée, on avait intercepté les lettres de mon amant. Cette découverte m'inspira pour le perfide Héraldi une aversion, un mépris, une

horreur insurmontables ; nul crime n'égalait à mes yeux les affreux moyens qu'il avait employés : et j'étais la femme de ce monstre ! j'étais condamnée à vivre son épouse, à lui consacrer mes jours ! Cette désolante idée me replongeait dans le désespoir ; je regrettais mon tombeau, je désirais d'y redescendre.

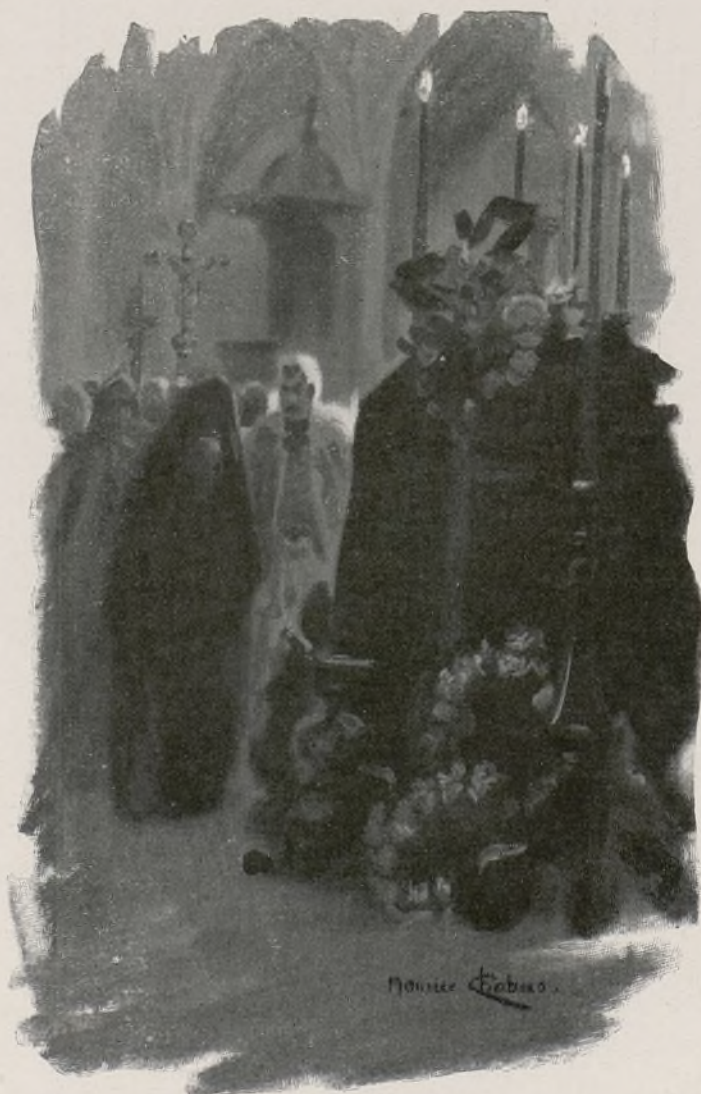
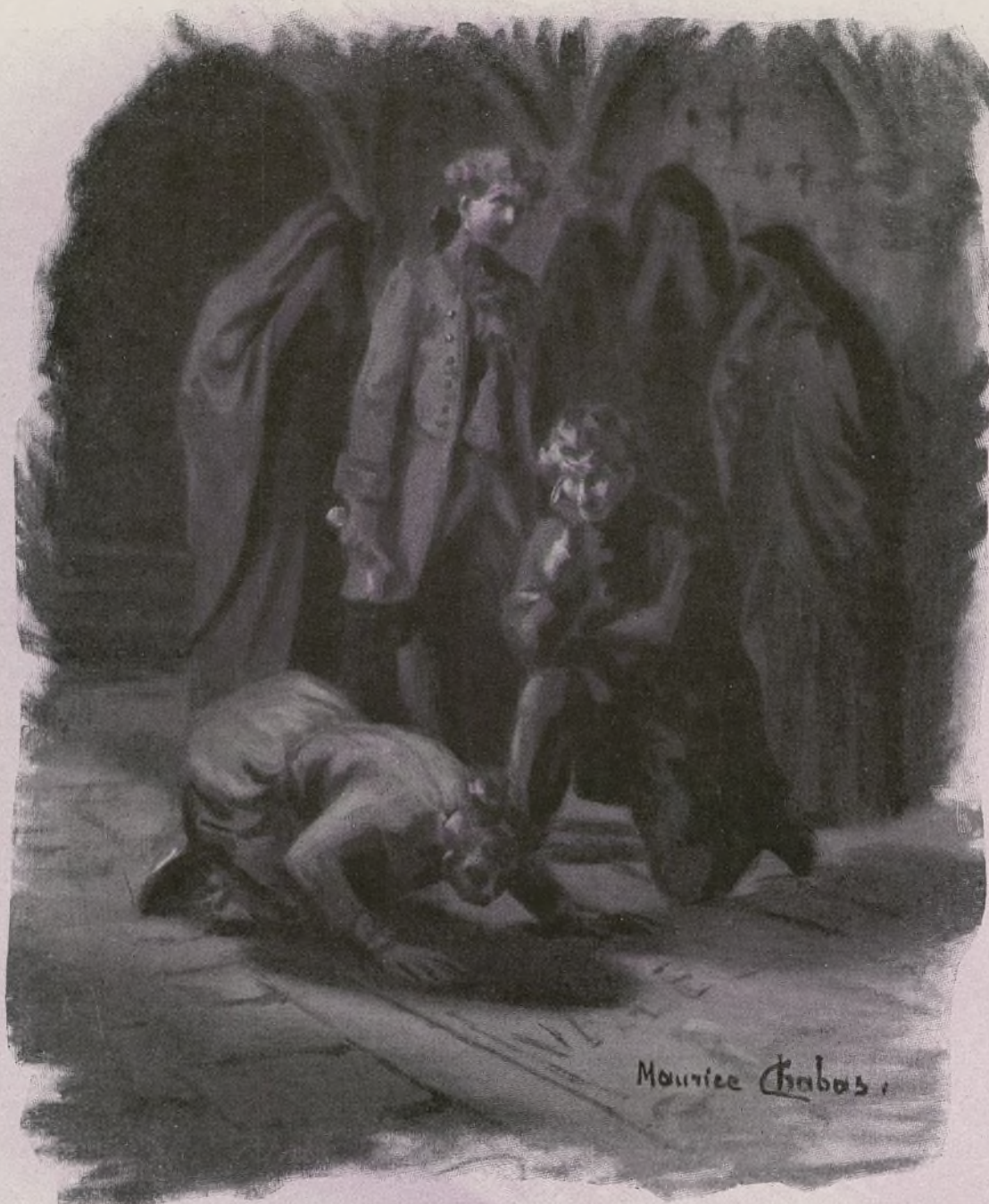
Rassurez-vous, ma chère fille, me dit le vieux Orsini. Je viens de chez le grand duc : j'ai voulu lui porter moi-même la lettre du brave Laudhon ; j'ai voulu l'instruire encore de tout ce qui s'est passé. Ce généreux prince a daigné m'entendre : il vous prend sous sa protection. Il vient d'écrire au Saint-Père pour faire casser votre indigne mariage.

Je ne doute point qu'il ne soit dissous. Vous êtes morte pour Héraldi, vous ne vivrez que pour Octave ; et la religion, la justice, sauront vous défendre contre vos tyrans. Je n'ai qu'une grâce à vous demander : c'est que personne ne puisse vous voir, ne puisse être instruit de notre secret avant le retour du courrier de Rome. Votre repos, votre bonheur, tiennent à cette précaution.

Ces paroles me rendirent l'espoir. Je promis à ce bon vieillard, que je n'appelai plus que mon père, je lui jurai de suivre ses conseils, de ne pas quitter un moment sa maison. Hélas ! où pouvais-je être mieux ? Octave était avec moi, Octave me parlait sans cesse de son amour et de notre hymen. Ma santé se rétablissait ; j'étais heureuse, je devais l'être davantage ; il n'en fallait pas tant pour me guérir. Bientôt je ne me sentis plus aucun mal, je me trouvai telle que j'étais dans les beaux jours de ma jeunesse ; et je ne conservai de mes souffrances passées que cette pâleur que vous me voyez, reste effrayant de la tombe que rien n'a pu faire disparaître.

Enfin nous touchions au moment de l'arrivée du courrier de Rome, lorsqu'un événement extraordinaire pensa renverser tous nos projets.

C'était le temps de la semaine sainte. Ma pieuse mère m'avait élevée dans des principes religieux que, grâce au ciel, j'ai toujours conservés. Je gémissais en secret de ne pouvoir aller à l'église dans ces jours sacrés où la pénitence apaise la justice d'un Dieu clément. Je n'osais parler à Octave du besoin qu'éprouvait mon cœur de remercier dans son temple ce Dieu qui m'avait sauvée ; mais je résolus, malgré tous les



périls, de remplir un devoir si saint. Je profitai du seul moment où, par hasard, je me trouvais seule; je m'enveloppai d'une mante noire sous laquelle mon visage ne pouvait être aperçu : je sortis de la maison, le jeudi saint, à neuf heures du soir, et m'acheminai vers la cathédrale pour adorer le Christ dans sa tombe. L'église était pleine de peuple qui, dans un profond silence, les mains jointes, les yeux baissés, faisait ses prières devant l'autel où l'on avait déposé l'hostie. Cet autel seul était éclairé par un nombre prodigieux de flambeaux; le reste de l'édifice était sombre. Je restai cachée derrière un pilier; j'adressai mes vœux au Sauveur du monde; je lui demandai de veiller sur celle qui n'avait d'espoir que dans sa miséricorde et dans sa puissance.

En me relevant pour sortir, je me sentis un désir violent de voir cette chapelle où on m'avait enterrée. Elle n'était pas loin; j'y dirigeai mes pas. Quel spectacle s'offrit à ma vue! Je vis, je reconnus, à la sombre lueur qui venait jusqu'à la chapelle, mon père et ma mère à genoux sur ma tombe, et mon époux Héraldi, habillé de deuil, avec des pleureuses, debout auprès de mon père, qui paraissait enseveli dans une profonde méditation. Ma mère, plus près de la grille qui séparait la chapelle du bas-côté, priait en versant des larmes. J'eus peine à retenir mes cris : je m'élançai vers elle involontairement, et ne m'arrêtai qu'à la grille. Ma mère ne m'entendit pas; elle était trop occupée. Je la regardai longtemps en pleurant, quand tout à coup je la vis s'incliner, porter auprès de moi sa main à la grille afin de s'y soutenir, se baisser jusqu'à terre en prononçant le nom de Valérie, et poser doucement ses lèvres sur le marbre de ma sépulture. Je ne fus plus maîtresse de mon transport; j'attachai mes lèvres sur cette main, et mes sanglots éclatèrent.

Dans ce mouvement, le voile qui couvrait ma tête se dérangea; je ne m'en aperçus point. Ma mère surprise se lève, regarde, reconnaît sa fille, jette des cris en m'appelant, en me tendant ses bras à travers les barreaux. Mon père et son gendre effrayés me reconnaissent aussi. Mon père demeure immobile : Héraldi s'avance, ouvre la grille; je veux fuir, la foule m'arrête. Héraldi s'approche de moi; il étend déjà la main pour me saisir par mes habits. J'étais perdue, si, dans ce moment, l'amour ne m'avait inspirée : Arrête, lui dis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre terrible; respecte du moins, après son trépas, celle que tu trompas pendant sa vie. Toi seul a causé ma mort. Laisse-moi, pleure ton crime, et fléchis le courroux du ciel.

Après avoir dit ces mots, qu'Héraldi, glacé de terreur, écouta sans oser faire un mouvement, j'enveloppai ma tête dans mon voile, et je marchai d'un pas tranquille vers la porte de l'église : le peuple s'ouvrait devant moi. Je sors, je m'échappe à la hâte, et je regagne enfin la maison d'Octave, sans que personne eût osé me suivre.

Le lendemain, dans Florence, on ne parla que du revenant qu'on avait

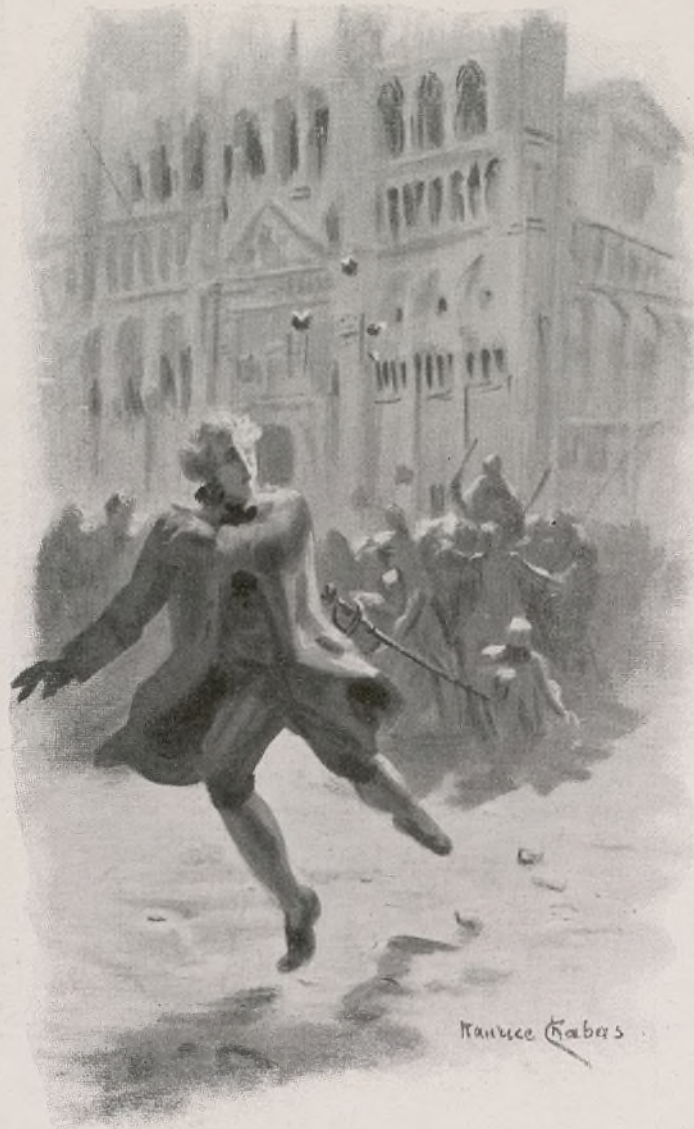
vu dans la cathédrale. On ne pouvait en douter; mille témoins m'avaient reconnue. Plusieurs ajoutaient qu'ayant repoussé de la main mon époux qui me poursuivait, mes cinq doigts avaient laissé sur ses habits cinq marques brûlantes de feu. D'autres assuraient avoir entendu qu'Héraldi m'avait fait mourir, et que je revenais demander justice; tous l'accusaient à haute voix d'être le meurtrier de sa femme. Le peuple murmurait contre Héraldi; on le suivit en l'insultant, on lui jeta même des pierres; ses jours n'étaient plus en sûreté.

Heureusement le courrier revint, apportant le bref du Saint Père, qui cassait et annulait mon mariage, comme contracté par une fraude. Dès que le grand duc l'eût en son pouvoir, il envoya chercher le vieux Orsini, convint avec lui des mesures qu'il fallait prendre; et, le lendemain au matin, je me rendis au palais avec Octave et son père. Le prince nous combla de bontés, daigna s'entretenir avec nous de nos intérêts les plus chers, et, lorsqu'on vint lui annoncer que mon père et ma mère, avec Héraldi, venaient se rendre à ses ordres, il nous fit passer dans un cabinet, d'où j'entendis ces paroles qu'il adressait à mon père :

On s'est servi d'étranges moyens, monsieur, pour marier votre fille avec un homme qu'elle ne pouvait aimer. Votre repentir l'a vengée; et les larmes que je vois dans vos yeux m'ôtent le courage de vous faire des reproches. La mort a brisé ces funestes nœuds; et si, par un miracle que le peuple croit, votre fille revoyait la lumière, cet hymen n'en serait

pas moins nul. Voici le bref de sa Sainteté qui le déclare tel; je vais le rendre public. Choisissez donc, comte Héraldi, ou de soutenir contre moi un procès si peu honorable, ou de signer dans mes mains une renonciation à vos chimériques droits, et de partir sur-le-champ pour Vienne. Mes bienfaits vous y suivront, et vous rendrez le calme à ma capitale, où votre présence excite du trouble.

Héraldi ne tarda pas à répondre; il fit sa renonciation dans les termes dictés par le grand duc. Ensuite, prenant congé de son altesse impériale, il sortit au moment même de Florence, en promettant de n'y plus revenir. Cette affaire fut bientôt terminée.



Ce n'est pas tout, dit alors le grand duc en s'adressant à mon père; votre fille vit encore... Un cri de ma mère l'interrompit. Vous la reverrez, continua-t-il : mais votre fille ne peut vivre heureuse qu'en devenant l'épouse du jeune Orsini. C'est lui qui l'arracha du tombeau, c'est dans sa maison qu'elle habite; la reconnaissance, l'amour paternel, la gloire de Valérie, tout vous impose la loi de consentir à cet hymen. Si ma prière n'affaiblit point des réclamations si puissantes, je vous demande Valérie pour Octave : il en est digne, il a su mériter l'estime et l'amitié de Laudhon. Approuvez cet heureux mariage, je vous promets un régiment pour votre gendre, et j'obtiendrai pour vous-même le cordon de Marie Thérèse.

Mon père ne répondit qu'en s'inclinant. Il consentit, sans hésiter, à ce que désirait le prince; et ma mère, baignée de pleurs, demandait avec des sanglots à revoir sa fille chérie. Je n'eus pas la force d'attendre plus longtemps; j'ouvris avec bruit la porte, je me précipitai dans les bras de ma mère, qui

pensa mourir de sa joie. Celle de mon père fut vive : il me pressa contre son cœur, me demanda pardon de ses fautes, et combla de caresses le jeune Octave, ainsi que le vieux Orsini.

Nous tombâmes tous aux pieds du grand duc; nous ne trouvions pas de paroles qui rendissent notre reconnaissance. Mon hymen ne tarda pas à s'accomplir. La noce se fit dans le palais du prince. Depuis ce moment, sans cesse occupée de plaire à l'époux que j'adore, au vénérable Orsini qui me chérit comme sa fille, à mon père qui m'a rendu sa tendresse, à ma digne mère qui ne me l'ôta jamais, je coule des jours paisibles, embellis par l'amitié, par la reconnaissance, par l'amour; et je remercie le ciel d'être morte pendant quelque temps pour vivre toujours heureuse.

FLORIAN





Laies surveillant les ébats de leurs marcassins

Tableau de M. J.-F. ROTIG

Ayuntamiento de Madrid

En Route

Autographe musical inédit de M. WIDOR

En route

all.^o con moto

Piano

mf

This is a handwritten musical score for the piece "En Route" by Maurice Ravel. The score is written on ten staves, with the first two staves representing the piano introduction. The tempo is marked "all.^o con moto" and the dynamics are "Piano" and "mf". The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, beams, and slurs. There are some corrections and scribbles in the lower staves, particularly in the fourth and fifth staves. The score is written in a clear, elegant hand.

Handwritten musical score on a single page, featuring multiple systems of staves. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, accidentals (sharps, flats, naturals), and dynamic markings. The score is organized into several systems, each consisting of multiple staves. The notation is dense and appears to be a manuscript or a working draft. The page is numbered '8' in the bottom left corner. The handwriting is in ink, and the paper shows signs of age and wear.

8

crecendo

sempre dimin.

Ped.

Handwritten musical score on a single page, featuring multiple systems of staves. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, accidentals (sharps, flats), and dynamic markings like *mf* and *Decrescendo*. The score is written in a cursive, handwritten style, suggesting it is a composer's draft or a personal manuscript. The page is numbered '9' in the top left corner. The notation is dense, with many notes and accidentals, and some areas are heavily scribbled over, indicating corrections or deletions. The staves are arranged in a vertical column, with each system consisting of a single staff. The paper is aged and slightly discolored.

Adresses Utiles

Abeilles et Ruches
A. I. ROOT La plus grosse fabrique du monde de ruches et accessoires d'apiculture.
 Sloan et Bondonneau, 142, faub. Saint-Denis, Paris.

Achat de Diamants
CH. MADRASSY Perles, bijoux au maximum!
 (Avance d'argent p^r dégrader).
 Expert-joaillier, 11, r. de Provence, Paris-9. T. 28-82.

Agrandisseur Photographique
AGRANDISSEUR GUILLON 8, r. Chaus-
 sée-d'Antin
 Tél. 307-94. Indispensable à tout amateur photographe.

Bandagiste-Orthopédiste
CHANSON Bras, jambes artificiels et bandages.
 Bas varices et ceintures. Corsets ortho-
 pédiques. 146, rue Rivoli, Paris. Téléphone 215-12.

Coiffeuse de Dames
LE QUÉSAUQUOT 8, boulevard Malesherbes.
 Onduleur à chenilles.
 Th. Berlandier, Paris. — Coiffures, Postiches, etc.

Corsets
MARION SÆURS Maison de 1^{er} ordre.
 41, rue St-Augustin, Paris.
 Corsets sur Mesure. Téléphone 235-89.

Dentifrice
CRESSON MARTIAL Approuvé par l'Aca-
 démie de Médecine.
 161, rue Montmartre, Paris. Téléphone 313-69.

Echanges
APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
 G. Fournier, 4, boul. Beaumarchais, Paris - Occasions.

Lingerie
NATHALIE BARREAU Trousses
 Dentelles Layettes
 19, boulevard Malesherbes, Paris

Massage Médical
GEORGES CHIOZZI Spécialité de massage électrique
 pour le Vi age.
 16, rue Lauriston, Paris (16^e) — Téléphone 569-05

Porcelaines
GRAND DÉPOT de Porcelaines. Services de
 Table. — Envoi, sur simple
 demande, du Catalogue illustré. — 21, rue Drouot.

Restaurant
AU BŒUF A LA MODE Cave « cuisine renommée »
 8, rue de Valois, Paris, à
 proximité des théâtres Français et Palais-Royal. T. 254-27.

Tapis-Tentures
LINOLEUM INCRUSTÉ Carpettes, Ten-
 tures, Lincrusta
 Walton, J. Pérés et Durand, 28, av. de l'Opéra. T. 111-64.

ÉLÉGANCE ET BEAUTE

Que les femmes sont donc séduisantes sous les fourrures qui mettent un cadre soyeux et doux à leur beauté, font valoir la finesse du profil, la fraîcheur du teint et l'éclat des yeux!

Comme on s'explique qu'elles en veulent toutes, jeunes et vieilles, riches et pauvres, sans même s'inquiéter si la fourrure est vraie, si leur zibeline n'est pas du rat et leur chinchilla du lapin, pourvu qu'elles se sentent entourées de la chaude caresse du pelage à la mode.

Tout se porte et tout donne du chic aux costumes les plus simples comme aux toilettes des grands faiseurs : étole, boa, revers, grand col ou modeste déshabillé ont le même succès puisqu'ils satisfont tous les désirs suivant ce que permet le budget de chacune de nous.

Dame! parmi ces fourrures aux noms pompeux il en est qui n'arrivent pas du Canada, beaucoup dont la carrière a commencé où elle finit, c'est-à-dire sur les bords de la Seine. Mais, bah! qu'importe, puisque la teinture opère des merveilles.

Elle en opère de bien des façons, car les cheveux blancs reprennent les teintes les plus jeunes, les plus vraies par l'application de certains produits complètement inoffensifs et ne s'affirmant que par d'excellents résultats. C'est nommer les teintures Chabrier, à base de Henné, que n'ignore aucune femme désireuse de conserver longtemps sa beauté en gardant sa chevelure aussi vivante qu'à vingt ans. A ces teintures spéciales M. H. Chabrier, 48, Passage Jouffroy, joint une série de crèmes et poudres pour le visage dont on ne saurait trop faire l'éloge.

CHRYSANTHÈME

Baronne de R... — Un des meilleurs parfums en vogue est Royal-Légrand qui joint une grande persistance à une exquise finesse. Demandez-le parfumerie Oriza, 11, Place de la Madeleine: il existe en savon, poudre de riz, eau de toilette, extrait pour le mouchoir, etc.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Tél. 231-21
 G^{de} Spécialité pour **DEUIL**

65 ANNÉES DE SUCCÈS
ALCOOL DE MENTHE RICQLÈS
 (SEUL VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE)
HORS CONCOURS — PARIS 1900

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIECLE
 Plus de cheveux blancs
CONCENTRÉ WILSON
 Re-colorant instantané des
 cheveux et de la barbe sans
 les teindre. Par poste 5,50.
 TAVERNIER, Chim.-Pharm.
 43, quai Fulchiron, Lyon.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD Bonne-Nouvelle

LE SPORT

Le martyrologe des sports compte une victime de plus.

Durant les courses de canots automobiles organisées le mois dernier devant Maisons-Laffite, un bateau concurrent, le *Mercedes I. A. F.*, a sombré entraînant son mécanicien.

La cause : le remous violent provoqué par deux canots automobiles entre lesquels le *Mercedes I. A. F.* était engagé.

De cet accident, il est permis de tirer un enseignement.

Les constructeurs devront, à l'avenir, se soucier à un titre égal de la vitesse à imprimer à leurs embarcations et de l'absolue stabilité de ces dernières.

Le premier devoir d'un bateau est de pouvoir tenir l'eau.

A l'A. C. F. de rappeler cette vérité, à la prochaine occasion, aux concurrents des épreuves qu'il patronne ou organise.

Du sport sur l'eau au sport aérien, la transition est toute indiquée.

Justement, par de-là l'Atlantique, à Saint-Louis où se tient une Exposition universelle, l'attention est attirée par les préparatifs d'un concours de ballons dirigeables.

En l'absence de Santos Dumont, le brillant aéronaute franco-brésilien, l'industrie française sera dignement représentée.

On dit, en effet, merveille du ballon le *Prosper-Lambert*, dû à M. François, un ingénieur distingué.

De l'avis unanime des concurrents, le *Prosper-Lambert* est le seul susceptible d'enlever le prix de 500.000 francs attribué à cette épreuve d'un genre très élevé.

L'aviation compte un progrès de plus.

Toujours à Saint-Louis, M. Chanute, inventeur d'un aéroplane, a fait faire des expériences de vol plané qui ont été assez concluantes.

Il faut souhaiter que ces premiers succès soient suivis de beaucoup d'autres.

Qui sait? Les petits-enfants de nos petits-enfants n'auront peut-être rien à envier aux aigles. En attendant, c'est ça qui nous fait de belles ailes!

Veux-t-on avoir une idée des merveilles qui seront exposées au prochain salon de l'Automobile, avant l'ouverture de cette brillante kermesse? Il suffit de se rendre 4, rue de Charlies, à Neuilly-sur-Seine, où, dans la magnifique hall de la Maison M^{re} Outhenin-Chalandre, qui a passé de gros marchés avec les marques hors pair

Parfumerie ORIZA
 de **L. LEGRAND**
 11, Place de la Madeleine. **ROYAL-LEGRAND** PARFUM EXQUIS et PERSISTANT

LES PLAQUES JOUGLA sont les
 et **PAPIERS JOUGLA** Meilleurs.

Panhard-Levassor, C. G. V. et Renault, on pourra voir les tous derniers modèles pour 1905. A ce propos, nos félicitations à M. Gaëtan de Knyff, le distingué sportsman, qui devient le co-directeur de cette maison.

Memento. — Bostock « le roi des fauves », vient de rouvrir les portes de l'hippodrome, et la foule, lui continuant son succès de l'an dernier, est accourue pour applaudir les attractions sensationnelles qu'il offre au public parisien. Bostock n'a reculé devant aucun sacrifice pour avoir des numéros extraordinaires: il reste le roi incontesté et incontestable des exhibitions miraculeuses.

VÉRITABLES OCCASIONS POUR DAMES ET JEUNES FILLES

A la demande d'un très grand nombre de dames qui n'ont pu se procurer à temps le nouveau Corset droit « Liane », offert comme prime par la maison A. Clavier de Paris, nous avons obtenu de son aimable directeur qu'il continuât à accorder ce prix de faveur, pendant tout le mois de novembre, aux lectrices du *Figaro Illustré* qui pourront ainsi bénéficier du prix exceptionnel de 25 fr. 95, franco de port et d'emballage, au lieu de 40 fr., prix réel marqué sur le catalogue de la Maison.



Le Corset « Liane », dernière mode, est une petite merveille: confectionné en quatre nuances différentes (rose, ciel, mauve ou noir au choix) d'un superbe coutil broché, très solide et très chatoyant, avec garnitures riches et fournitures de premier choix, il est inimitable.

Pour avoir un de ces merveilleux corsets, il suffira de faire connaître à M. Clavier, 234, Faubourg Saint Martin, à Paris, les mesures de circonférence du tour de taille, de la poitrine et des hanches, prises sur la personne vêtue de son corset habituel, et la nuance désirée, en lui adressant un mandat-poste de 25 fr. 95; l'expédition en sera faite dans les 48 heures.

MILDIOU TRAITEMENT DES VIGNES VERDET JJ8 MOLLERAT A. THEURIER FILS BLACK-ROT A PIERRE-BÉNITE (RHONE)

DENTS conservées
FORMODOL
 EN VENTE PARTOUT
 Soignées, extraites ou posées
 SA SUIVANT
 DOULEUR PAR LE
 N^o 1 TUT DENTAIRE, 2, R. Richer
 128, Rue Rivoli, Paris.

ATELIERS de CONSTRUCTIONS et RÉPARATIONS
 de **CHAUDONNERIE** en TOUS GENRES
Appareils en Cuivre et Tôle
 POUR DISTILLERIES, CONFISERIES,
 TEINTURERIES, BAINS & LAVOIRS
 Installations de Machines à Vapeur
 BAINOIRES — HYDROTHERAPIE
 ET CHAUFFAGES EN TOUS GENRES
ÉTABLISSEMENTS
JUSTRABO
 Ingénieur-Constructeur
 BUREAUX & MAGASINS :
 9bis, Impasse de l'Orillon
 (20, Rue de l'Orillon), PARIS

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
 Après les repas, 2 ou 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
 facilitent la Digestion
 Se vendent en boîtes métalliques scellées
 1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE **VICHY-ÉTAT**

LES CAPSULES D'APIOL
 DES DES
JORET & HOMOLLE
 GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
 SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
 Dépôt G^{al}: Phie **SÉGUIN** 165, Rue St-Honoré, Paris

BILLARDS
 ET
 TABLES BILLARDS
 DE PRÉCISION
 Jeux de Société
 Catalogues envoyés
 franco sur demande.
BATAILLE 8, Boulevard Bonne-Nouvelle
 PARIS (X^e)

CADEAU
 utile et de valeur offert
 à tout acheteur
AVIS ET BON CONSEIL
 Pour avoir une bonne montre garantie
 et au prix réel de fabrication, écrivez à
 E. DUPAS, Directeur du **GRAND CONCOURS**
NATIONAL L'HOLOGERIE DE BÉLONCH
 (Doubs), qui envoie gratis et franco le
 magnifique album illustré contenant le
 plus grand et le plus beau choix de
 montres, bijouterie, revues et pendules.
 Nouvelle montre **CHRONOMÈTRE**
LA NATIONAL, boîte acier noir ou
 métal blanc, avec 15 rubis, réglée à
 20 secondes par jour, 23 fr.; qualité extra, réglée à 10 secondes, 35 fr.
 Se fait également en argent, plaque or et c^{re}. PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE.

VEILLEUSES FRANÇAISES
 FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
 Successeur de son Père
 Toutes les boîtes
 portent en timbre sec
 JEUNET, INVENTEUR
 (Se trouvent dans les
 les bonnes maisons d'Épicerie et
 de Quincaillerie)

CREME EXPRESS JUX Le Meilleur des Entremets fins Sans toutes les autres Entremets.



Fourrures **MAX**, *Place de la Bourse* (25, Rue Vivienne, PARIS)

Ayuntamiento de Madrid